



L'ÉDUCATION DE LA FEMME.



Liège. — Impr. et lith. L. SEVEREYNS, rue de l'Université, 32.

L'ÉDUCATION

8 - OCT. 7

DE

LA FEMME

PAR

GH. LE HARDY DE BEAULIEU

Professeur honoraire à l'école spéciale d'industrie et des mines du Hainaut,
Secrétaire général de la Société des sciences, des arts et des lettres
de cette province, Vice-Président de la Société belge
d'économie politique.



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15.

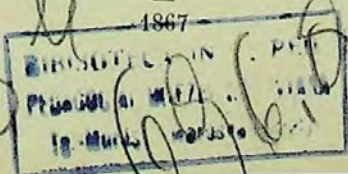
Pour toute la Belgique:

A LIÈGE

TH. SAZONOFF, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE L'HARMONIE 13,

1867



Droits de traduction et de reproduction réservés





PRÉFACE.



L'ignorance n'est qu'une des faces de la misère: c'est la penurie du cerveau.

(EDMOND ABOUT. *Le Progrès.*)

L'influence exercée sur le progrès et le bien-être de la société par l'éducation qu'y reçoit la femme est immense, quoiqu'elle soit encore méconnue presque partout, à notre époque, et qu'elle l'ait été bien davantage encore, pendant les siècles qui ont précédé le nôtre.

Des savants ont dit et répété que l'on peut mesurer le degré de puissance productive ou de civilisation atteint par un peuple, à la quantité de fer, de houille ou même d'acide sulfurique qu'il consomme. D'autres, (et ce ne sont certes pas des économistes) prennent pour criterium de la grandeur d'un peuple, le nombre de ses bataillons, de ses escadrons, de ses canons, de ses navires de guerre cuirassés ou non, de ses arsenaux, etc. Quelques-uns, mieux avisés, constatent, dans le but de mesurer le degré de civilisation d'un peuple, tout ce qui concerne l'instruction, depuis l'école primaire jusqu'à l'académie des sciences et des lettres; toutefois, en n'y ajoutant pas ou en n'y accordant qu'une faible importance, aux établissements d'instruction à l'usage du sexe féminin.

Nous croyons pouvoir affirmer, avec beaucoup plus de raison, que la civilisation et le bien-être dont un peuple jouit, que le rang plus ou moins élevé qu'il occupe parmi les

autres nations, sont indiqués principalement par l'éducation qu'y reçoit la femme; en conséquence, par la somme de respect, de déférence et de liberté qu'elle y mérite, ou que l'on est disposé à lui accorder.

S'il existait une philosophie de l'histoire qui, malheureusement, reste encore à faire, elle montrerait, presque dans toutes ses pages, combien la place accordée à la femme, dans la famille et dans la société, chez chaque peuple, chaque race et à toutes les époques, a été intimement liée au progrès ou à la décadence de ces portions de l'humanité.

Bien que déjà traité par plusieurs hommes éminents, parmi lesquels il faut ranger, en première ligne, les deux Legouvé, Michelet, etc., l'important sujet de l'éducation de la femme est loin d'être épuisé, surtout si on le considère au point de vue de l'influence morale et économique, exercée par cette éducation sur le progrès général du genre humain, en liberté, en dignité et en bien-être. De plus,

quand même il serait démontré théoriquement, dans chacune des sciences que la question concerne, et par tous les savants qui en font l'objet de leurs études, que le progrès dans la société est intimement lié au développement intellectuel et moral de la femme de toutes les conditions, ce qui est loin d'être fait, il resterait encore à vulgariser cette idée, et à la faire pénétrer dans la pratique, afin qu'elle y acquit toute l'utilité dont elle est susceptible. En d'autres termes, il faut que la réalisation de cette idée remplace, par une immense somme de bonheur, la misère, l'abjection, partage actuel d'un si grand nombre de femmes, et qui rejailissent avec tant de force sur l'humanité entière. C'est pour ces motifs que nous n'avons pas jugé inutile de joindre nos efforts, quelque faibles qu'ils soient, à ceux des nobles esprits qui ont entrepris la tâche de rendre la femme, par le perfectionnement de son éducation, digne du rang qu'elle doit occuper dans une société vraiment civilisée !

Puissions-nous ne pas rester trop loin en

dessous de ces modèles, et réussir à apporter aussi quelques matériaux, pour humbles qu'ils soient, au grand édifice de la régénération morale et intellectuelle de la femme !

L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public n'est pas entièrement nouveau ; il a été inséré, sous une forme moins étendue, plus incomplète et plus imparfaite, dans la *Revue trimestrielle* de la deuxième série, année 1865, tome II. Cette revue ne pouvant pénétrer en France, à cause des opinions très-radicales professées par une partie de ses rédacteurs, sa publicité en Belgique même étant assez restreinte, ces motifs, joints aux modifications considérables que nous avons fait subir à notre œuvre, afin d'en augmenter l'utilité et la portée, nous ont paru suffisants pour justifier cette nouvelle édition.

Nous avons divisé cet opuscule en deux parties. Dans la première, qui traite de l'éducation de la femme du peuple, nous consacrons un chapitre à l'exposé des motifs pour lesquels il convient de perfectionner l'éducation de la

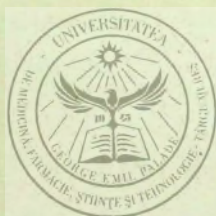
femme. Le second décrit la condition actuelle de la femme du peuple, avec la misère, l'ignorance et tous les autres maux que cette ignorance traîne à sa suite. Dans le troisième chapitre, nous essayons de décrire l'heureuse influence qu'exercerait, sur la population laborieuse, la femme du peuple, régénérée par une meilleure éducation.

La deuxième partie est vouée à l'éducation de la femme du monde.

Dans le chapitre IV, cette femme est montrée, telle que l'a faite son éducation actuelle, et quelles sont, pour la famille comme pour la société, les conséquences fâcheuses de ce mode vicieux d'éducation. Le chapitre V montre ce que la femme du monde devrait être et ce qu'elle serait, si son éducation avait été meilleure. Le chapitre VI est consacré à la recherche des conséquences probables de cette éducation perfectionnée, sur la femme elle-même, sur la famille et sur la société. Enfin, dans le chapitre VII et dernier, nous indiquons

les moyens qui, selon nous, doivent être mis en œuvre pour perfectionner cette éducation et lui faire porter tous ses fruits. Dans un appendice, nous avons reproduit l'opinion de quelques auteurs éminents, tels que Bastiat, de Tocqueville, MM. Jules Simon et Emile de Laveleye, sur diverses parties du sujet qui nous occupe.





L'ÉDUCATION DE LA FEMME.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉDUCATION DE LA FEMME DU PEUPLE.

The seal of the University of Fribourg is circular, featuring a central figure of a woman with wings, holding a book. The text around the seal includes 'UNIVERSITATE' at the top, 'DE MICHONIA' on the left, 'SIBI' on the right, and 'GEOGRAPHIA' at the bottom. The year '1530' is also visible.

CHAPITRE I.

POURQUOI IL CONVIENT DE MIEUX INSTRUIRE
LA FEMME.

La France et la Belgique peuvent être rangées, avec raison, parmi les pays dont le sol est le mieux cultivé, et où, toute proportion gardée, il existe le moins de

bruyères, de marécages, de landes, et d'autres non-valeurs de la terre. Nos cultivateurs n'auraient-ils pas à rougir cependant, si l'on pouvait leur lancer l'accusation fondée de laisser à l'état de vaine pâture, ou de ne tirer que d'insignifiants produits, des régions les plus fertiles de notre territoire ?

Ce serait là, certainement, une tache qui obscurcirait leur réputation d'habileté et d'activité.

Heureusement, ce reproche n'est pas fondé, mais nous en méritons un autre, de même nature, qui est bien plus grave encore : celui de laisser inculte ou sans culture suffisante de larges espaces du champ si vaste et si fécond de l'intelligence nationale, surtout en ce qui concerne le sexe féminin.

Or, on a calculé qu'une culture intelligente du sol, sous un climat semblable au nôtre, en augmente la puissance productive au moins dans le rapport d'un à trois mille, de telle sorte, par exemple, que s'il faut une lieue carrée par habitant pour satisfaire les besoins les plus grossiers d'une population sauvage, vivant de chasse, de pêche, et recueillant dans les forêts quelques fruits venus spontanément, un même espace, bien cultivé, suffit à faire vivre dans un degré d'aisance beaucoup plus élevé, une population de trois mille personnes.

C'est donc un grand mal pour un pays que de laisser en friche une bonne partie de ses terres cultivables, et comme tout bien trouve sa récompense, tout mal son châtement, la punition du peuple qui

laisse ses champs incultes, c'est la dépopulation, la pauvreté, la dégradation morale et physique.

Eh bien, le peuple qui laisse sans culture une partie du domaine de ses facultés intellectuelles et morales, et en particulier la presque totalité de celui de l'intelligence et de la moralité du sexe féminin, un tel peuple n'a-t-il pas mérité, lui aussi, une exemplaire punition, et de plus, ne la subit-il pas forcément, en vertu de l'inexorable loi naturelle qui fait suivre toute faute d'un châtiment au moins propre à avertir le coupable de ne plus récidiver?

Quel est donc ce châtiment, dira-t-on, et à quels signes peut-on le reconnaître?

C'est la misère, l'ignorance, les vices, souvent même le crime, la superstition

poussée parfois jusqu'au fanatisme, sans vraie religion, en un mot, une dégradation plus ou moins profonde, dans toute famille dont la mère, n'ayant reçu aucune éducation, n'a pu veiller à ce développement moral et intellectuel de ses enfants, d'où dépend tout leur avenir.

Ces maux, nous en souffrons tous, qui que nous soyons, même quand nous appartenons aux classes les plus élevées, les mieux éclairées de la société. En effet, telle est la solidarité qui lie entre eux tous ses membres, que l'ignorance, la superstition, les vices et le penchant vers le crime des uns, sont une source perpétuelle d'incommodité, de chagrin, d'inquiétude et de péril pour les autres.

Nous sommes donc tous intéressés à faire cesser la cause première de cette

imperfection sociale et des calamités qu'elle engendre; il faut, par conséquent, que nous avisions tous aux moyens de perfectionner l'éducation morale et intellectuelle de la femme.



CHAPITRE II.

LA FEMME DU PEUPLE CE QU'ELLE EST.

La femme de l'ouvrier ne sait généralement, ni lire, ni écrire, ni compter (1),



(1) En voici un exemple, que nous puisons dans le Rapport de la Chambre de Commerce de Liège pour 1864, et qui concerne les ouvrières employées dans les établissements miniers et métallurgiques de la Société John Cockerill, à Seraing :

Des 384 femmes occupées aux établissements de
Seraing,

24 savent lire, écrire et calculer,

56 savent lire et écrire,

36 savent lire,

268 sont entièrement illettrées.

car ses parents n'ont pas jugé que ces connaissances lui fussent nécessaires. Peut-être aussi n'y avait-il pas d'école de filles dans le quartier où elle est née ; ou bien , si par hasard elle a appris à lire et à écrire un peu dans son enfance , elle a bientôt perdu ces connaissances , faute d'avoir eu l'occasion de les cultiver , la maison paternelle ne renfermant ni livres , ni papier , ni encre , ni plumes.

N'ayant jamais reçu de témoignages d'affection de ses parents, s'étant toujours disputée avec les compagnes de son enfance , ne recevant que reproches et réprimandes dans les maisons où elle va travailler , ce n'est que par exception si ses propres facultés affectives ont pu survivre à ce traitement dépressif , et si son cœur , ainsi atrophié , est demeuré

capable de quelque amour pour son mari et ses enfants.

Élevée par ces procédés grossiers , ayant reçu plus d'injures, de réprimandes et même de coups pour se maintenir dans le sentier du bien , que de caresses, d'encouragements ou de récompenses, comment peut-elle aimer ce qui est beau ou bon , sinon lorsque, par hasard, le sentiment instinctif qui la porte de ce côté est plus fort que tout ce qui a été mis en œuvre pour le détruire. Une femme ainsi élevée ne peut être qu'une mauvaise éducatrice de ses enfants , toujours disposée à obtenir d'eux, par la violence ou la contrainte , les sentiments ou la conduite qu'elle devrait leur imposer par la tendresse et la persuasion.

Il résulte de là que les enfants , mal

élevés et n'ayant aucune raison d'aimer des parents dont ils n'ont reçu aucun bien ni le moindre témoignage d'affection, sont grossiers, rétifs, méchants, et que, loin d'être un sujet de joie ou de consolation pour leur mère, ils ne lui causent qu'embarras, chagrins et soucis.

Cette consolation, cette joie, la femme du peuple les trouve-t-elle au moins près de son mari? Bien rarement, car, le plus souvent, ce dernier, sans avoir été primitivement ivrogne ni débauché, est disposé à le devenir, quand, rentrant au logis après une journée de pénible travail, il n'y trouve qu'une femme acariâtre et de mauvaise humeur, aigrie par l'ennui, les privations et le tracassas que lui causent ses enfants.

Nulle bonné parole, nul doux regard,

nulle caresse joyeuse ni tendre ne le retenant chez lui, ou, en d'autres termes, la femme ne trouvant ni dans son cœur, ni dans son esprit, des moyens de le charmer et de le distraire, le mari ne reste au logis que le temps indispensable, et se hâte aussitôt de rejoindre ses camarades au cabaret, où, la boisson aidant, il trouvera peut-être quelques instants de gaiété, ou tout au moins l'oubli de ses chagrins.

Pendant ce temps, la pauvre femme, restée chez elle plus triste, plus délaissée que jamais, est assaillie par de sombres pensées : elle est obsédée par l'ennui, un irrésistible et désolant ennui, qui traîne à sa suite le dégoût de la vie et de toutes les occupations qu'exige son maintien ; elle éprouve un profond sentiment de

découragement, la conscience d'une misère sans fin, d'une existence entière passée sans un instant de bonheur, ou même de simple joie. Il est difficile que ces sombres pensées n'engendrent pas une haine profonde contre l'humanité entière, une méchante envie envers tous ceux que l'on suppose moins malheureux que soi, un violent désir de faire partager à autrui la douleur morale dont on se sent pénétré soi-même, et, finalement, il est difficile que l'on ne cède pas aux tentations du vice et de la débauche, si elles promettent quelques distractions, un soulagement momentané à de semblables maux.

Tel est le triste tableau de l'existence que mènent la plupart des femmes du peuple, au moins dans les grandes villes

et dans les centres manufacturiers. Si l'on y ajoute que celle des hommes n'est pas beaucoup plus heureuse, et que les enfants souffrent de ce malheur, malgré l'insouciance et la facilité de se plier à tout, qui est propre à leur âge, on verra que, dans l'état actuel des choses, l'ouvrier et sa famille ne jouissent encore que d'une dose de bien-être fort contestable.

Ce que nous venons de dire ne manquera point de soulever force objections. Ce sont là, dira-t-on, les effets de cette misère, vieille et durable comme le monde, malgré la charité et les autres remèdes ou palliatifs, plus ou moins ingénieux, que les philanthropes inventent chaque jour, le plus souvent pour les laisser à l'état spéculatif, d'autres fois pour en abandonner les essais au moindre échec.

Les pessimistes qui prétendent cela, se mettent ainsi la conscience à l'aise, trouvant qu'il faut attendre, sans tenter d'apporter le moindre soulagement aux souffrances morales du peuple, jusqu'à ce qu'une grande rénovation sociale vienne abolir la misère pour toujours, à l'aide de quelque procédé dispensant l'homme de l'obligation originaire qui lui est imposée, de gagner son pain quotidien à la sueur de son front.

Les souffrances morales que vous attribuez au peuple, ajoutera-t-on, sont celles qu'éprouveraient, s'ils tombaient dans le malheur, des gens riches, chez lesquels une éducation raffinée a exalté, outre mesure peut-être, les sentiments les plus délicats, mais que ne peuvent partager les gens du peuple, chez qui cette extrême

sensibilité, heureusement pour eux, ne s'est jamais développée, ayant été de bonne heure endurcis, par l'habitude du dénûment et des privations de tout genre qu'il impose.

Bien loin donc, dira-t-on pour conclure, que l'éducation morale et intellectuelle, réclamée par vous, pour la femme du peuple, soit un bien pour elle, ce serait une véritable calamité, car sans remédier en rien à son malheur, vous ne réussiriez qu'à l'y rendre plus sensible, et, par conséquent, à l'accabler davantage sous son fardeau.

Aujourd'hui elle rencontre au moins une distraction dans le travail manuel des ateliers ou du ménage, — plus instruite et plus élevée en dignité, elle trouverait ces travaux pénibles et dégradants, et



refuserait de s'y soumettre , quelque nécessaire que soit le supplément de ressources qu'ils procurent à la famille.

Que de choses il y aurait à répondre à ces objections ! On en ferait un volume ; mais que le lecteur se rassure , nous nous bornerons à quelques lignes seulement.

D'abord il n'est pas vrai que la misère et les souffrances qu'elle engendre soient les conséquences nécessaires et inévitables de notre organisation sociale, quoique son imperfection , notamment en ce qui concerne l'énormité des impôts et l'iniquité de leur répartition , aggrave ces maux et rende lents à opérer les remèdes que l'on y oppose. Non, la misère n'est pas irrémédiable , car , engendrée , en grande partie, par l'ignorance et les mauvaises passions, elle diminue sensiblement, à mesure que

le peuple s'instruit et que ses mœurs s'adoucissent.

Non, la cessation de la misère ne peut être le résultat magique d'un changement radical du système social qui nous régit, car le régime nouveau ne peut faire cesser l'ignorance d'un coup, ni transformer, sans transition, les vices en vertus. Or c'est cependant ce qu'il faudrait pour que la misère fût extirpée sans retour.

Le régime le plus propre à faire régner l'aisance dans la société, serait celui qui assurerait à chacun le plus complet développement, ainsi que le plus libre usage de ses facultés et qui lui garantirait le mieux possible, la propriété des fruits de son travail, qui est le résultat de leur action. Eh bien, quoique notre organi-

sation sociale soit encore assez loin de cet idéal, rien d'absolu ni d'infranchissable ne s'oppose à ce qu'elle s'en rapproche davantage chaque jour, par le paisible et lent mais constant progrès des lumières et des mœurs. Les bouleversements violents, bien loin de hâter ce progrès, ne font que le retarder.

On dit : le salaire du mari étant ordinairement insuffisant pour la satisfaction des besoins du ménage, la femme est obligée de travailler aussi, et ce labeur lui procure non-seulement un supplément de ressources, mais il fait encore une utile diversion à ses ennuis et à ses chagrins domestiques.

Nous ne pouvons partager l'optimisme de cette opinion; au contraire, nous considérons comme un grand malheur, au

moins dans les circonstances actuelles, pour la famille et pour la société, que la femme de l'ouvrier soit obligée d'abandonner son ménage pour aller travailler dans un atelier, ou pour mettre en ordre des appartements de célibataires. A plusieurs reprises déjà nous avons protesté contre cette prétendue nécessité (1), et

(1) Voir notre ouvrage intitulé : *Du Salaire*, 2^e édition, chapitre IV et appendice, ainsi que notre *Traité d'économie politique*, 2^e édition, chapitre XX, page 227.

Dans une note placée à la fin du chapitre IV, cité plus haut, nous disions (en 1861) : « Ce chapitre était écrit quand nous avons eu connaissance du livre de M. Jules Simon, intitulé *l'Ouvrière*, 2^e édition. Nous sommes heureux de voir l'éminent philosophe-moraliste arriver, par ses méditations, à des conclusions à peu près semblables à celles de l'économiste. Le seul point sur lequel nous ne partageons pas entièrement l'opinion de M. Jules Simon, c'est en ce que celui-ci admet la nécessité qu'il y a, pour beaucoup de femmes d'ouvriers, de travailler dans des ateliers,

nous ne négligerons aucune occasion de renouveler ces protestations.

Nous croyons que le salaire de l'ouvrier

pour suppléer, par le produit de ce travail, au salaire insuffisant de leurs maris. Nous ne pouvons admettre cette nécessité, nous croyons qu'au contraire, dans la plupart des cas, l'absence de la femme de son ménage porte à la famille un préjudice matériel au moins égal à la valeur du salaire qu'elle retire de son travail, sans tenir compte du préjudice moral qui résulte de cette absence, préjudice que M. J. Simon, loin de le contester, dépeint sous les couleurs les plus vives et les plus saisissantes.

«Le véritable rôle de la femme dans la société, ne consiste pas tant à fournir directement un travail productif, qu'à bien aménager et à dépenser convenablement le produit du travail de son mari. Pourvoir aux besoins du ménage avec économie et prévoyance, faire régner dans la maison l'ordre, la propreté, le contentement, vaquer aux divers travaux du ménage, préparer l'éducation matérielle et morale de ses enfants, occuper à quelque travail lucratif, exécuté chez elle, le peu de temps qui reste après tout cela, telle est sa tâche réelle. Cette tâche n'est certes pas moindre que celle du mari, et, tout calculé, ce qu'elle crée et conserve de valeurs, par ce travail, est bien supérieur à ce qu'elle pourrait gagner dans

serait très-rarement insuffisant pour couvrir les dépenses de son ménage, y compris l'entretien de sa femme, si ces dépenses étaient toujours conformes aux principes d'une saine économie domestique. Par malheur, il est loin d'en être ainsi ; dans le budget d'un grand nombre de ménages d'ouvriers, la consommation (en forte quantité) de liquides fermentés et distillés, presque exclusivement à l'usage du mari, forme un des articles les plus importants.

un atelier, même sans porter en compte le bonheur de la famille, la santé, la force d'esprit et de cœur des enfants.»

Nous avons remarqué, avec satisfaction, que les idées de M. Jules Simon, sur ce sujet, se sont modifiées, depuis cette époque, dans le sens des nôtres, ainsi qu'on le verra en lisant l'admirable chapitre qu'il a tracé dans son récent ouvrage, intitulé *l'École*, et que nous reproduisons dans l'appendice joint à la 1^{re} section du présent ouvrage.

Le nombre des brasseries et des distilleries, la quantité considérable et toujours croissante des produits qu'elles livrent à la consommation, la multitude prodigieuse, qui augmente chaque jour, des cabarets et des débits de boissons, sont la preuve la plus palpable que ces liquides servent à autre chose qu'à étancher la soif naturelle des consommateurs.

Passé encore si les dépenses de cette nature, purement inoffensives, se bornaient à restreindre les ressources du ménage, déjà si limitées; mais elles engendrent un mal bien plus grave encore : l'ivrognerie avec son ignoble cortège de paresse, d'égoïsme, d'hébêtement, d'incapacité pour le travail et de maladies incurables, fléaux malheureusement trop communs, qui viennent ajouter

à la désolation des familles pauvres. Qu'on le sache bien, si ce vice n'était pas si commun, le salaire du mari suffirait ordinairement pour l'entretien du ménage, sans que la femme fût obligée d'en abandonner le soin pour aller travailler au dehors.

D'ailleurs, a-t-on bien calculé exactement, part *doit* et *avoir*, le profit réel que rapporte au ménage le travail de la femme (1) ? ou plutôt, n'a-t-on pas consi-

(1) Il est bien entendu que ceci s'applique au travail féminin tel qu'il est généralement exécuté aujourd'hui, c'est-à-dire au labeur presque exclusivement manuel, auquel l'intelligence et les facultés morales ne prennent qu'une très-faible part. Notre réprobation contre le travail de la femme, à l'atelier, serait moins absolue si ces occupations y étaient d'un ordre plus élevé et s'y accomplissaient parmi d'autres personnes du même sexe et sous la direction d'une femme. Dans ce cas aussi, son travail

déré comme un gain pur et simple tout son salaire, sans en rien défalquer de ce que la famille perd à l'absence de la ménagère pendant toute la journée ?

Nous croyons que ce calcul a besoin d'être refait avec précision et en tenant soigneusement compte de toutes les circonstances qui en affectent chaque terme. On verra sans doute alors que le produit réel du travail de la mère, dans un atelier, est bien faible, s'il n'est pas nul ou même négatif.

Examinons donc ce compte si compliqué, en commençant par l'*avoir*, c'est-à-

étant plus productif, peu d'heures passées à l'atelier suffiraient à procurer un assez notable supplément de ressources au ménage et l'ouvrière pourrait s'occuper, pendant le reste du temps, des soins qui réclament sa présence chez elle.

dire par ce que *produit* le travail de la femme.

A cet égard, on sait qu'à peu d'exceptions près, son salaire est très-inférieur à celui d'un travailleur du sexe masculin. Cela tient à deux causes: la première, c'est la moindre somme de force musculaire que la femme est capable de déployer dans un temps donné, surtout quand il doit être prolongé. Par malheur, ce n'est guère encore que ce genre de force qui est demandé aux femmes, dans les ateliers, celui dont la nature les a le moins bien douées, tandis que l'on y laisse inactives, ou à peu près, les facultés dont elles sont le plus richement pourvues, l'intelligence et le sentiment moral.

Il résulte de là que, le travail manufacturier ne tirant parti que de la moindre

des forces que la femme peut mettre en œuvre, l'utilité qu'elle produit ne peut être que faiblement payée.

La deuxième cause, qui contribue à maintenir très-bas le salaire des femmes, consiste dans cette loi économique d'après laquelle plus le travail est offert, plus son prix s'abaisse, la progression de cette baisse étant toujours plus rapide que celle de l'offre. En d'autres termes, c'est un fait constaté par l'expérience, que le nombre d'ouvriers qui s'offrent pour effectuer un travail donné doublant, leur salaire diminue de plus de moitié. Or, les femmes venant offrir leur travail en concurrence avec celui des hommes, et pouvant remplacer ces derniers dans tout ce qui n'exige pas une grande force musculaire, il s'ensuit que ce surcroît de

l'offre détermine une baisse notable du salaire des travailleurs de certaines professions, quel que soit leur sexe, et que la somme totale des salaires répartie entre tous, s'amointrit bien plus rapidement pour chacun d'eux, que leur nombre ne s'accroît.

Il semble donc à première vue qu'il est avantageux de substituer le travail des femmes à celui des hommes partout où c'est possible, comme dans la filature et le tissage, par exemple ; mais en Angleterre, où on l'a essayé, les manufacturiers n'ont pas tardé à reconnaître que, pour une égale somme dépensée en salaire, la quantité de travail effectué par les hommes était supérieure à celle que donnait les femmes. Ces dernières ont donc été renvoyées à leurs ménages, partout où cela

a été possible, au grand avantage de la morale et du bien-être des familles d'ouvriers.

En résumé donc, le revenu que la femme rapporte au ménage par son travail, ou son *avoir*, se réduit à peu de chose, surtout si l'on en soustrait la somme dont elle peut faire baisser le salaire de son mari, par l'offre de son travail, s'il peut s'appliquer à la même industrie. Voyons maintenant ce qu'il faut déduire de ce faible apport, ou ce que le ménage perd, par l'absence prolongée de son chef naturel.

Au point de vue matériel, ce *doit* comprend les frais que le ménage est obligé de faire pour tout ce que la femme, occupée ailleurs, ne peut exécuter elle-même, tels que soins de propreté du logis, lavage

et entretien du linge et des vêtements, préparation des aliments, surveillance des enfants dans des crèches, des salles d'asile, des écoles gardiennes, les frais de médecins et de pharmaciens pour les maladies et les accidents survenus aux enfants, par suite d'une surveillance insuffisante, etc., etc.

Il est vrai que les institutions charitables se chargent d'une partie de ces services gratuitement, mais il ne l'est pas moins que les frais en retombent sur la société. Quant aux services rendus au ménage de l'ouvrier à titre onéreux, les industries qui s'en occupent ne sont pas encore assez avancées pour être à même d'en réduire le prix au minimum. Il est fâcheux que ces prix, dont quelques-uns se résument en une simple différence de

frais, ne soient guère susceptibles d'être évalués en monnaie, car alors on verrait que ce qui reste, après les avoir déduits du salaire de la femme, est fort peu de chose, peut-être moins que rien.

C'est au point de vue moral surtout, que le compte « travail de la femme » se solde en *déficit*, pour nous servir de l'expression usitée dans le commerce.

C'est là cependant, de ce côté le plus important de la question, bien qu'il soit fort difficile d'évaluer ce déficit en francs et centimes.

Ce n'est pas sans une profonde blessure infligée à sa légitime fierté que la femme doit descendre du rang de reine du ménage à celui d'humble ouvrière; qu'elle est forcée d'abdiquer son titre d'être libre pensant et sentant, pour n'être plus qu'une

inintelligible machine. Ce n'est pas sans serrement de cœur, qu'elle doit renoncer, pendant les longues heures de travail, aux joies et aux devoirs de la mère, remplacés par l'inquiétude de laisser ses enfants à l'abandon.

Ensuite, quand l'ouvrière rentre au logis, après sa journée de pénible labeur, elle n'a plus le temps ni la force d'y rien remettre en ordre avant l'arrivée de son mari. Il trouve donc la chambre bouleversée, malpropre et sans feu; le repas du soir qui devrait réparer son énergie épuisée n'est pas encore préparé; les enfants de leur côté, qui connaissent peu leur père, presque toujours absent, ne lui témoignent guère d'affection ni de déférence; enfin la mère elle-même accueille avec une aigreur sensible les observations

du chef de la famille sur toutes ces choses. Celui-ci, alors, se hâte d'échapper à tant de sensations désagréables, court se réfugier au cabaret, où il passe une partie de la nuit à boire avec de joyeux camarades, qui ont peut-être eu les mêmes motifs que lui de fuir le domicile conjugal.

Le mari est d'autant plus encouragé à se conduire ainsi, qu'il se figure aisément le gain de sa femme comme suffisant pour défrayer les dépenses du ménage et se croit lui-même autorisé, par conséquent, à gaspiller son salaire au cabaret.

Nous affirmons donc, quelque paradoxal que cela puisse paraître, que le travail de la femme, hors de chez elle, est à la fois l'effet et, au moins en partie, la cause de l'ivrognerie de son mari.

Enfin, et c'est ici que les conséquences

du mal signalé ont le plus de gravité, la mère vouée au travail de l'atelier, doit nécessairement laisser vaguer ses enfants dans la rue, les confier à des mains mercenaires ou à celles de la charité, et ne peut, par conséquent, exercer sur eux cette vigilante et inquiète surveillance indispensable à leur première éducation, et dont il n'y a qu'elle qui soit capable, surtout si ses propres facultés ont été bien développées.

Que de tendresse, de sollicitude et d'incessante vigilance ne faut-il pas, en effet, pour guider les premiers pas de l'enfant dans la voie du bien, pour combattre ses mauvais penchants, à mesure qu'ils naissent, avant même qu'ils soient encore sensibles à un œil moins perspicace, moins intéressé que l'œil maternel.

Il y a là évidemment quelque chose qui

tient de l'instinct de l'animal femelle pour sa progéniture naissante, mais qui s'étend au moral comme au physique de cette progéniture, et qu'aucun soin étranger ne peut remplacer complètement.

D'un autre côté, prêtres, médecins, anthropologistes, tous sont d'avis que les premières impressions reçues par l'enfance sont les plus fortes, les plus tenaces, et que l'on en retrouve la trace jusque dans la vieillesse la plus avancée. Que l'on juge donc par là de l'importance du rôle de la mère comme première éducatrice de l'enfance ! que l'on dise si la femme qui a le moins bien rempli cet éminent devoir, n'est pas infiniment supérieure, en dignité et en utilité, à la meilleure ouvrière d'atelier !

Ainsi, tandis que la mère de famille,

condamnée à travailler hors de chez elle, est exposée à avoir des enfants chétifs, malingres, scrofuleux, rachitiques ou estropiés, par défaut d'une bonne éducation physique, imbéciles, méchants, vicieux ou disposés au crime par suite d'une éducation intellectuelle et morale incomplète ou fautive, la mère de famille douée d'intelligence et de moralité élèvera des enfants sains et robustes de corps, d'esprit et de cœur. Le choix entre ces deux destinations de la femme peut-il demeurer douteux un instant en présence de tels résultats ?

M. Henry Favre avait raison de dire, au Congrès de l'Association pour le progrès des sciences sociales (session de Gand, séance du 17 septembre 1863) : « Faisons des femmes et nous aurons la liberté. »

L'économie politique ou l'intérêt bien entendu de la société, non moins que la morale, prescrit donc aux mères de famille l'abstention du travail dans les ateliers. Mais comment la pratique se mettra-t-elle d'accord avec cette théorie dans l'organisation actuelle de l'industrie et les habitudes prises par la classe ouvrière ? Il se passera plusieurs générations, peut-être, avant que les manufacturiers organisent leurs opérations de manière à rendre inutile la présence de femmes mariées dans leurs ateliers (1); il s'écoulera au moins autant de temps avant que les maris renoncent à leur habitude actuelle de dépenser une bonne partie de leur salaire au cabaret. Il faut

(1) Voir la note page 27.

cependant que ces deux réformes précèdent celle qu'exige la science. On voit qu'il y a là une espèce de cercle vicieux, dont il est malaisé de sortir.

Faut-il attendre, pour que la société jouisse des bienfaits de cette réforme, qu'elle se soit réalisée par le seul progrès des lumières publiques? Beaucoup de gens, dont nous comprenons la très-légitime impatience, désireront sans doute qu'il soit promulgué une loi interdisant le travail des mères de famille dans les ateliers, pour des motifs d'humanité et d'intérêt social. Ce serait là, certainement, trancher la question, mais non pas la résoudre; qui ne voit qu'une telle loi serait nuisible aussi longtemps que les mauvaises habitudes des ouvriers, l'organisation vicieuse du travail dans les

manufactures, et l'incomplète éducation de la femme rendront la présence prolongée des mères de famille indispensable dans les ateliers? Est-il certain d'ailleurs que la femme, brusquement renvoyée de ceux-ci, où elle a passé la plus grande partie de son existence, soit encore capable d'exercer utilement ses fonctions de ménagère et de mère de famille? A quoi servira alors sa présence chez elle et, ne pouvant s'y livrer à aucun travail utile, n'est-il pas à craindre que le désœuvrement et l'ennui ne la poussent au désordre? Une telle loi, mise en vigueur sans qu'aucune réforme des mœurs ne l'ait précédée, ferait donc plus de mal que de bien. Aucun agent raisonnable de l'autorité n'oserait l'appliquer et dès lors, elle demeurerait comme non avenue. Elle de-

viendrait inutile, au contraire, le jour où le progrès des lumières aurait fait cesser, spontanément, l'abus auquel le législateur avait voulu l'opposer. Dans tous les cas, cette loi serait injuste, comme portant atteinte à la liberté du travail. Cependant, si la société, prise collectivement, ne peut rien pour hâter l'avènement de ce désirable progrès, il n'en est pas ainsi de l'initiative individuelle, ou mieux encore, de celle des associations privées, par laquelle on peut commencer à donner aux jeunes filles les qualités et les connaissances qui en feront de bonnes mères de famille, en fondant des écoles spécialement destinées à atteindre ce but.

On commence enfin à reconnaître l'utilité d'instituer des écoles professionnelles pour les garçons ; là où elles sont établies

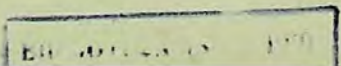
et dirigées avec intelligence, elles donnent de bons résultats, en formant des travailleurs honnêtes, capables et actifs, ou en d'autres termes, des hommes utiles.

Mais ce qui n'a pas été assez compris jusqu'ici, c'est qu'il faut à cet homme une compagne utile aussi, qui ne se bornera pas à lui donner des enfants, mais qui l'aidera puissamment à les transformer en êtres intelligents et bons.

Nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'éducation professionnelle et sociale donnée aux enfants du sexe masculin, demeurera incomplète et servira à peu de chose aussi longtemps qu'elle n'aura pas pour complément l'éducation intellectuelle et professionnelle de la jeune fille, c'est-à-dire le genre d'instruction qui fera d'elle une bonne mère, si elle se marie, une

ouvrière intelligente, si elle demeure dans le célibat. Pour qu'une union soit bien logique, il faut que la femme ne soit pas moins douée des qualités du cœur et de l'esprit que son mari, car ce n'est qu'ainsi que les époux peuvent marcher d'un pas égal dans la voie qui mène au bonheur domestique ou au progrès de la génération à venir, en se soutenant mutuellement.

Les associations ayant pour but de fonder et d'administrer des écoles, dans lesquelles les jeunes filles pauvres pourraient acquérir les connaissances dont elles ont besoin, ces associations, disons-nous, accompliraient un véritable acte de charité et de la charité la mieux entendue, à la condition, toutefois, que l'instruction qui s'y donne, ne fût pas entièrement gra-



tuite, et ne prit pas ainsi le caractère humiliant et dégradant de l'aumône (1). Les institutions de bienfaisance, convenablement dirigées, ne tarderaient pas, d'ailleurs, à se transformer en entreprises productives, tirant leurs moyens d'existence de leurs propres ressources, comme le font les écoles organisées dans les pays où

(1) Nous devons rendre ici hommage aux efforts intelligents et persévérants de madame la baronne de Crombrugge, pour la création d'établissements de ce genre.

A Paris, notre vœu est réalisé par la formation d'une société pour l'enseignement professionnel des jeunes filles, qui a fondé une école dans ce but, placée sous l'intelligente direction de mademoiselle Marchef-Girard, et dont les résultats sont de nature à encourager d'autres tentatives de ce genre.

Cet exemple a été imité à Bruxelles où une société, fondée il y a peu d'années, a institué une école du même genre qui, bien que toute récente encore, a déjà donné d'excellents résultats et semble promettre un heureux avenir.

l'État et la commune ne les rendent pas impossibles, en se chargeant de l'enseignement gratuitement ou à bas prix.

En effet, d'après la judicieuse remarque de M. E. de Girardin, il suffirait qu'une seule génération de jeunes filles fût instruite dans des établissements de charité, pour que, devenues mères à leur tour, elles sentissent l'utilité de l'instruction au point de consentir à la payer ce qu'elle vaut. — Or, dès qu'un besoin est généralement senti, l'expérience démontre qu'aussitôt il se crée des entreprises destinées à le satisfaire, et que d'un autre côté, la concurrence qui s'établit entre elles les contraint bientôt à fournir leurs produits aux prix le plus bas, qui soit compatible avec les frais exigés par leur création.



Ce principe s'applique aussi bien au besoin d'instruction qu'à tout autre, et s'il semble, parfois, en contradiction avec les faits, ce n'est que dans le cas, déjà mentionné plus haut, où l'intervention de la commune entrave la libre action de l'intérêt personnel et de la concurrence. Les entrepreneurs d'industrie, tels que manufacturiers, forgerons, mineurs, agriculteurs, etc., étant le plus directement intéressés à voir la classe ouvrière progresser en honnêteté, en intelligence et en force, c'est à eux surtout que nous faisons appel pour la fondation des écoles de filles, qui doivent si puissamment contribuer à ce progrès. Cette coopération ne leur sera pas fort onéreuse, ainsi que nous venons de le démontrer, et leurs avances seront rem-

boursées au centuple par les résultats qu'elles produiront.

En résumé, la question de l'enseignement professionnel à donner à la femme du peuple peut être résolue d'une manière fort simple, par l'application temporaire de l'association et de la charité à la fondation d'écoles destinées à cet usage, et qui, le temps aidant, se soutiendront elles-mêmes.

Mais pour que cette éducation porte ses fruits, il reste un deuxième problème, dont la solution est bien autrement difficile et compliquée que celle du premier, c'est de rendre le salaire du mari suffisant pour couvrir les dépenses du ménage, même après en avoir retranché ce qu'absorbe le cabaret. Cette solution est soumise, en effet, à un grand nombre de

circonstances , qui ne dépendent ni de la volonté des classes laborieuses , considérées isolément , ni de l'action combinée de l'association et de la charité. Ces diverses circonstances peuvent cependant se grouper sous deux chefs principaux : la liberté et la sécurité. A mesure que le travail et l'échange de ses produits deviennent plus libres , la rémunération du premier gagne à la fois en élévation et en stabilité , et le bas prix des denrées , engendré par le second , équivaut à un accroissement du salaire ; c'est une vérité que les faits confirment davantage chaque jour. Or , chez presque toutes les nations civilisées , il existe aujourd'hui une tendance très-prononcée vers l'affranchissement progressif du travail et de l'échange. De ce côté donc , les conditions matérielles

de l'existence chez les classes laborieuses sont en voie d'amélioration , et l'on pourrait prévoir une époque prochaine où le salaire de l'ouvrier suffirait seul à l'entretien de sa famille entière , si le progrès de la sécurité marchait d'un pas aussi rapide que celui de la liberté.

Hélas! de toutes les marchandises à l'usage de tous, il n'en est aucune dont le prix soit aussi élevé et la qualité aussi sujette à caution, que la sécurité. C'est même à cause des sommes énormes que l'on paie pour en jouir qu'elle est si rare et si mauvaise; car depuis longtemps, les gouvernements ont pris l'habitude de consacrer ces sommes aux dépenses les plus propres à mettre cette sécurité en péril, c'est-à-dire à fomenter des dissensions, des guerres et des troubles, en entrete-

nant , sous prétexte de les prévenir ou de les faire cesser , une force publique hors de toute proportion avec les ressources et la population des gouvernés.

Il en résulte , d'abord , que les services , réels ou fictifs , rendus par le gouvernement à l'ouvrier sont payés par ce dernier d'une partie très-notable de son salaire, ensuite que la sécurité qu'il obtient en retour de ce sacrifice est si précaire , si aléatoire , que la seule crainte de troubles et de guerres , ou , en un mot , l'instabilité de l'avenir , suffit pour enrayer l'élan de l'industrie et occasionner des crises et des chômages , qui exercent l'influence la plus funeste sur le bien-être des classes laborieuses.

Les gouvernements ont eu tant de soins jusqu'ici , d'exciter chez les peuples un

esprit exagéré de nationalisme, les antipathies de races, le chauvinisme, la prétendue opposition des intérêts nationaux, et d'autres tendances aussi antihumanitaires, qu'il s'écoulera, sans doute, plusieurs siècles encore avant que ces tristes préjugés étant dissipés, les nations puissent supprimer leurs énormes dépenses, et éviter les causes de perpétuelle insécurité qui en sont le résultat. Ajoutons encore que, par suite du système vicieux dit répartition des impôts, ce sont les classes laborieuses qui supportent la plus grande part de ces dépenses.

Toutefois, l'extrême lenteur avec laquelle cette réforme s'opérera, ne doit pas décourager les amis de l'humanité, mais les engager à mettre d'autant plus

de persévérance dans leurs efforts , que le but est plus difficile à atteindre.

L'état imparfait où se trouvent encore la liberté et la sécurité, telle est donc la cause principale de l'insuffisance du revenu d'un grand nombre d'ouvriers, et de l'obligation où se trouvent, par conséquent, leurs femmes de chercher un supplément de ressources dans le travail des ateliers.

Cette cause tend à diminuer d'intensité et finira par disparaître graduellement , sous la lente mais irrésistible influence du progrès des lumières ; il n'en est pas moins utile et urgent de travailler à la régénération morale et intellectuelle de la femme du peuple , qui aidera , nous n'en doutons pas , à l'accomplissement de tous les autres progrès.

CHAPITRE III.

LA FEMME DU PEUPLE. — CE QU'ELLE
POURRAIT ÊTRE.



Laissons là, pour un instant, l'époque actuelle avec son triste cortège d'ignorance et de misère, pour nous transporter en imagination à deux ou trois générations, afin d'admirer le spectacle qui frappe nos yeux.

Les nations civilisées, renonçant à résoudre leurs différends par la force, ont organisé, entre elles, un tribunal, qui

décide toutes les questions en litige à l'amiable, chaque peuple s'étant engagé, d'avance, à se soumettre au jugement prononcé par ce tribunal. Cette sage disposition ayant rendu inutiles les flottes, les armées, les forteresses, les arsenaux, en un mot, tout le vieil appareil militaire, il en est résulté une immense économie de dépenses publiques, et quatre milliards de francs, quatre millions de bras, rendus disponibles, en ont profité pour donner un impétueux élan à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, aux sciences, à la littérature et aux beaux-arts.

Le travail et l'échange ont été affranchis de leurs principales entraves, les gouvernements ont renoncé en grande partie à leurs attributions exagérées, et

il s'en est suivi une diminution notable du chiffre des impôts, ainsi qu'une répartition plus équitable de ce qui en reste.

Sous un tel régime, il va de soi que le salaire du travailleur a été augmenté, ne fût-ce que du montant des impôts supprimés, et, en outre, que l'existence de la paix et de la sécurité a rendu son revenu plus stable. Il est donc bien entendu, aussi, qu'aucune femme mariée ne passe plus la journée dans l'atelier.

Au moment de décrire le bien-être dont jouit, au vingtième siècle, et sous un tel régime, l'humble ménage d'un ouvrier, une réminiscence vient nous arrêter tout court: Fourier aussi avait rêvé une rénovation sociale, dont les bénéfiques résultats se seraient étendus

sur la nature entière, témoin ses antilions prenant les voyageurs sur le dos et leur faisant franchir le désert en quelques bonds, ses dociles anti-requins, nageant dans une mer de limonade, enfin, les individus de l'espèce humaine, vivant pendant des siècles, exempts de maladies et d'infirmités, et réparant un inconcevable oubli de la nature à leur égard, en se dotant d'un long appendice caudal terminé par un œil ! Notre ménage modèle ne va-t-il pas être pris pour une chimère de ce genre ?

Quoi qu'il en soit, hasardons-nous à esquisser notre idéal, dût la réalité n'en jamais approcher de fort près. Quand on voit luire devant soi un avenir brillant et radieux, ne marche-t-on pas vers lui d'un pas plus ferme, plus léger,

et n'est-ce pas une chance favorable pour l'atteindre plus tôt?

Montrons donc à l'ouvrier l'avenir qui l'attend, s'il sait s'en rendre digne.

Autrefois, on a vu la femme de l'ouvrier: c'était une virago, aux épaules carrées, au corps anguleux et aux mains calleuses, aux pieds larges et plats; son maintien était ou gauche, humble et embarrassé, ou démesurément hardi et malséant, son visage pâle, ses traits caves et flétris, ses cheveux en désordre, son air chagrin et morose, la vieillissaient de dix ans au moins.

Chez elle, le moral répondait au physique; son caractère était aigri par la misère et le malheur; son cœur ulcéré restait fermé aux plus douces émotions et n'était plus guère accessible qu'à des

sentiments haineux et violents. C'est elle qui, dans les jours de crise et de lutte, excitait son mari et ses enfants à la grève, à l'émeute, au pillage, à l'incendie, au meurtre même; on l'a vue souvent brandissant une fourche ou un tison, entraîner les siens au carnage par ses vociférations et se précipiter elle-même dans la mêlée. Enfin, aux époques de fanatisme, c'est elle encore qui obéissait le plus aux excitations des prêtres intolérants et qui poussait le plus loin la fureur et les actes de cruauté envers les dissidents. On eût dit, à la voir dans ces moments d'égarément, que si la femme est l'être doux par excellence, c'est celui qui est susceptible d'arriver aussi au plus haut degré de l'excitation furieuse.

Aujourd'hui (je suppose que nous sommes en 1967), vous ne la reconnaissez plus. Sans être toujours positivement jolie, elle est agréable à voir, sa taille est svelte et gracieuse, ses épaules effacées, ses extrémités délicates, sa démarche légère et aisée, enfin sa figure est franche, son air est enjoué, ses cheveux arrangés avec une simplicité qui ne manque pas d'une certaine coquetterie.

D'où provient un changement si radical? C'est d'abord, qu'élevée par une mère dévouée, intelligente et attentive, son corps s'est développé dans des conditions normales, et qu'elle a été préservée de ces maladies et de ces infirmités précoces qui le déforment et l'enlaidissent. C'est ensuite, parce que le

travail de l'atelier n'est jamais venu donner à certains membres des dimensions disproportionnées, et dès lors peu en harmonie avec la grâce naturelle du corps féminin. C'est enfin que les fatigues excessives, les ennuis, les chagrins et les soucis ne sont pas venus, prématurément, creuser et décolorer ses joues ni rider son front.

Tel est le portrait physique de la femme de l'ouvrier régénérée. On voit qu'ainsi faite, elle peut inspirer de l'amour à son mari, du respect, mêlé d'un peu d'admiration, aux autres hommes, une vive affection à ses enfants. Ne sont-ce pas là déjà des conditions de bonheur, surtout quand elles s'unissent à d'autres qualités non moins précieuses?

Au point de vue moral et intellectuel,

la transformation est plus complète encore; élevée par une mère affectueuse et intelligente, elle a reçu elle-même ces qualités en partage, non sans les développer et les fortifier par l'instruction qui lui a été donnée à l'école, et qui est entretenue et augmentée, à son tour, par la lecture de quelques bons livres.

Ainsi préparée, elle se livre avec succès à l'éducation physique, intellectuelle et morale de ses propres enfants; elle les préserve avec soin des maladies et des infirmités qui sont les résultats habituels de la misère et des pratiques erronées que propagent encore l'ignorance et la superstition; elle procure ainsi, à ces petits êtres, la force et la santé! Nous n'avons pas besoin de dire la puissante influence exercée par une mère intelligente sur le

développement intellectuel de ses enfants, ni combien les aînés lui viennent en aide pour l'éducation des derniers venus. Les qualités morales des enfants se développent en quelque sorte spontanément, par la seule contagion de l'exemple. La mère obtient d'eux l'obéissance par la douceur, la persuasion et les récompenses, avec beaucoup plus de facilité et d'une manière bien plus complète que par l'ancien et inefficace procédé de la colère, de la menace, de la contrainte et des punitions. Les enfants, toujours traités avec justice et douceur, acquièrent tout naturellement, et sans qu'ils s'en doutent, un caractère juste et bienveillant. Ces précieuses qualités, dont la mère a déposé le germe en eux, leur sont ainsi acquises pour toujours, et l'éducation plus com-

plète qu'ils reçoivent ensuite, au dehors, ne fait que les grandir et les fortifier.

C'est ainsi que se transmet, de génération en génération, et en s'augmentant toujours, un héritage de bonnes et nobles qualités, unies à l'intelligence, ce qui n'est pas un patrimoine moins précieux que les terres ou les capitaux dont des parents, plus riches, disposent en faveur de leurs enfants.

Il est aisé de se figurer ce qu'apportent de joie et de bonheur dans une famille des enfants bien élevés, sains, enjoués, bons, et sur l'avenir desquels on ne peut concevoir nulle inquiétude sérieuse.

Une femme aimable et gaie, à la conversation vive et animée, des enfants obéissants, une maison propre et bien tenue, ne sont-ce pas les meilleurs moyens

de retenir le mari chez lui, de lui ôter tout désir d'aller chercher les dispendieuses distractions du cabaret ? Pour qui l'a éprouvé, rien ne passe le paisible bonheur dont on jouit au milieu d'une famille bien unie. Les soirées d'hiver mêmes ne semblent pas longues, quand elles se passent en conversations et en lectures où chacun trouve quelque profit : distraction ou amusement pour les uns, enseignement pour les autres, et souvent tout à la fois.

C'est sur son mari surtout, que l'heureuse influence de la femme bien élevée se fait sentir. La supériorité de son éducation, en développant chez elle la puissance des facultés morales, lui donne, sur son époux, un ascendant qu'elle maintient, à force de douceur et de persévé-

rance , sans jamais lui faire sentir le poids de la chaîne qui le lie. Elle n'use de cet ascendant que pour le guider vers le bien, ou pour le détourner du mal, si déjà il s'y est livré. Son affection, sa tendresse, deviennent pour lui les sources d'un bien-être inexprimable, auquel aucun de ces bruyants plaisirs du dehors ne peut être comparé. Retenu chez lui par cet attrait, par le placide bonheur dont il jouit auprès de sa femme et de ses enfants, dans son riant ménage, il ne songe plus aux énevantes et dispendieuses distractions du cabaret et, s'il va encore se divertir au dehors, c'est accompagné de sa femme et de ses enfants.

Si jamais on parvient à extirper l'ivrognerie, ce vice si dégradant, cette source de misère, de malheur et de souffrance

pour l'ouvrier et sa famille, cet obstacle permanent et infranchissable à tout progrès chez les populations laborieuses affectées de cette lèpre, ce n'est pas à un système de dispositions législatives et réglementaires qu'on le devra, l'expérience en a démontré l'inanité; c'est principalement, pour ne pas dire uniquement, nous osons l'affirmer, à une meilleure éducation de la femme, que cette importante réforme sera due.

Les bienfaits qui résulteraient de cette réforme seraient inappréciables; c'est par milliards de francs que l'on peut évaluer, dans l'Europe septentrionale et moyenne, ainsi que dans l'Amérique du Nord, la dépense en liqueurs alcooliques, faite presque exclusivement par la population laborieuse de ces contrées. Que de bien-

être, réalisé par elle, si cette énorme somme était consacrée à des dépenses plus judicieuses ! Quel accroissement à la production des denrées alimentaires, des matières textiles, etc., si le travail, le capital et la terre, consacrés à la fabrication des boissons fortes, étaient employés à un meilleur usage !

Que d'éducation améliorée, que d'instruction répandue, que d'habitations ouvrières confortables et salubres construites, avec une faible partie de cette dépense improductive et nuisible !

Enfin, quel avenir de liberté, de dignité et de bien-être, ouvert dans le monde des travailleurs, par l'accomplissement de cette seule réforme : la suppression de l'ivrognerie !

Béni soit à jamais l'éducation de la

femme , si elle nous amène un jour , vers cet heureux résultat !

Si de ces régions élevées , nous descendons vers l'humble ménage de l'ouvrier , que de contentement , de bien-être et d'union , y a remplacé le chagrin , la discorde et le dénuement d'autrefois , alors que la majeure partie des ressources de la famille était engloutie dans le cabaret , et que la conduite du père , au lieu d'un exemple , était un sujet de scandale pour ses enfants.

Enfin , la femme elle-même , peut consacrer à quelque travail productif exécuté au coin du feu , les heures d'isolement et de loisir que lui laissent l'absence de son mari et de ses enfants , ainsi que les soins du ménage . Si elle est intelligente et habile , les produits de ce travail peuvent contribuer à l'aisance de la famille .

Il est bien entendu que ce n'est pas le maniement de l'aiguille ou de quelque instrument presque aussi élémentaire; car il est reconnu que celui-là ne donne qu'une rémunération insignifiante; ce doit être un labeur auquel l'intelligence a plus de part que la main, et qui, plus utile dans ses résultats, reçoit une plus large récompense.

Il est rare que des habitudes rangées ne permettent pas à l'ouvrier d'accumuler quelques économies, à l'aide desquelles il peut parvenir, soit à se rendre propriétaire de la maison qu'il habite et qui constituera plus tard l'héritage de ses enfants, soit à donner à ces derniers une instruction supérieure à celle qu'il a reçue lui-même, afin de les aider à s'élever d'un degré sur l'échelle sociale.

Dans une telle famille , les parents peuvent voir arriver la vieillesse sans chagrin ni regret, car ils ont la conscience d'avoir bien rempli leur tâche en ce monde, et ils laissent après eux des enfants qui les y représenteront dignement et leur auront rendu , par des soins affectueux et dévoués, ce qu'ils en ont reçu en bonne éducation.

En résumé, nous nous croyons autorisé à conclure, de ce que nous venons d'exposer, qu'un bon système d'éducation, appliqué aux filles du peuple, doit contribuer, dans une large mesure, à assurer le bien-être matériel et moral de cette fraction de la société. Nous sommes loin de nier que ce bien-être ne dépende en partie d'autres conditions encore ; mais comme tout se lie, dans le bien comme dans le

mal, il est impossible que cet avantage, une fois réalisé, ne s'étende, ne se multiplie et ne se complète. Le bien-être d'ailleurs ne se bornera pas au peuple seul : une solidarité intime, unissant entre elles toutes les classes de la société, sans qu'aucune puisse échapper aux effets de cette loi naturelle, le bien-être, surtout quand il ne se borne pas à des résultats purement matériels, exerce, sur la fraction de la société qui l'éprouve, une puissance éminemment moralisatrice : l'enfant qui n'a jamais éprouvé que des émotions douces et agréables ne peut songer ni au vice ni au crime; le travailleur qui gagne ses moyens d'existence facilement et les dépense avec modération, n'est pas le moins du monde tenté de recourir à des moyens violents ou déshonnêtes pour augmenter son ai-

sance. De là résulte pour la société entière un surcroît de sécurité, qui lui permet de renoncer à de fâcheuses habitudes de défiance envers les classes peu aisées et d'économiser, sur l'appareil préventif et répressif des délits et des crimes, qui, dans son état actuel d'imperfection, peut molester les honnêtes gens aussi bien que les criminels.

Enfin, il est incontestable aussi que le travail d'un ouvrier honnête et intelligent, tel que le devient celui qui a été élevé par une mère digne de ce nom, est beaucoup plus productif que le labeur d'un ouvrier ordinaire, sans que la différence soit compensée, à beaucoup près, par la plus grande élévation des frais d'éducation. Il y a donc pour l'ensemble des consommateurs des produits du travail, c'est-à-dire

pour la société entière, un considérable et réel bénéfice, à ce que les travailleurs aient des mères capables d'en faire des hommes utiles.

Nous croyons aussi qu'une bonne éducation donnée à la femme du peuple aiderait puissamment à la solution, vainement cherchée jusqu'ici, de certains grands problèmes sociaux, tels que les crèches, les salles d'asile, le paupérisme, l'ivrognerie, la prostitution, l'emprisonnement cellulaire, l'abolition de la peine de mort, etc. Car la plupart de ces plaies de la société, ou les moyens imparfaits et arbitraires auxquels on se croit en droit de recourir pour y remédier, proviennent originairement d'un manque d'éducation chez les classes les plus nombreuses; or, pour faire cesser cette cause, le meilleur

moyen, nous ne saurions trop le répéter, c'est de former de bonnes mères de famille.

On nous reprochera peut-être d'avoir attaché, de parti pris, une importance trop grande à l'influence qu'une bonne éducation, reçue par la femme du peuple, peut exercer sur la société entière. En d'autres termes, on nous accusera de poursuivre un but chimérique, une utopie. Par malheur, les exemples manquent encore à l'appui de notre thèse, particulièrement en Europe ; mais au moins pouvons-nous invoquer ce principe général, bien démontré par l'histoire, que l'état d'infériorité intellectuelle et morale de la femme, son esclavage, son asservissement, ou, en général, l'infériorité de sa condition par rapport à celle de l'homme, correspondent à l'état le moins avancé de

la civilisation, et que les peuples les plus policés, au contraire, sont ceux où la femme est le plus entourée de respect et de considération.

Mais si l'Europe ne nous offre que de trop rares exemples de populations ouvrières dans lesquelles la mère de famille occupe le rang élevé qui lui est dû, ce fait est plus fréquent et même général aux Etats-Unis d'Amérique (1) où il contribue puissamment à relever la dignité de la classe ouvrière.

Notre thèse n'est donc pas aussi chimérique qu'on se l'imagine, et, le temps et

(1) On peut consulter à cet égard, les ouvrages suivants: *De la démocratie en Amérique* par de Tocqueville, *Paris en Amérique* par Ed. Laboulaye, *Lettres sur l'Amérique du Nord* par Michel Chevalier, etc. Enfin, voir à l'Appendice.

les bons esprits aidant, nous ne désespérons pas de lui voir faire son chemin dans le monde.



APPENDICE A LA PREMIÈRE PARTIE.



Les extraits suivants, puisés dans l'ouvrage de M. Jules Simon, intitulé *l'Ecole*, exprimant avec plus de force et d'éloquence, que nous pourrions le faire, les maux inhérents à la condition actuelle de l'ouvrière mariée, nous avons jugé opportun de les reproduire ici.



La journée est de douze heures; il y a bien peu d'ouvrières travaillant chez elles

qui ne poussent l'aiguille treize ou quatorze heures pour un minime salaire. Il n'y a pas lieu de plaindre une jeune fille placée dans ces conditions, pourvu qu'on ait soin de ne pas lui confier un métier qui puisse lui fatiguer la poitrine dans le moment de son développement. Le fait même de travailler, et de travailler continûment, n'est pas un malheur; c'est la sévère condition de l'humanité. Au contraire, l'oisiveté qui paraît douce et qui l'est en effet, après le travail et pour un temps très-court, devient, en se prolongeant, un péril et une souffrance. Où est donc le malheur de l'ouvrière, de l'ouvrière mariée? Il est dans l'absence; il n'est que là. Elle ne peut remplir complètement ni son devoir d'épouse, ni son devoir de mère : elle souffre par ses vertus. S'il en

est une qui se console aisément de ne pas serrer son enfant dans ses bras et de le savoir abandonné pendant douze heures, celle-là ne mérite pas qu'on la plaigne.

.

Deux autres êtres souffrent aussi de cette situation, et peut-être sans savoir d'où vient le mal : le mari et l'enfant. Le mari n'a pas de compagne; il a une femme qui lui rapporte de bons bénéfices; voilà tout. Comme elle ne peut pas soigner la maison, l'intérieur n'est ni attrayant ni confortable. Il n'y trouve après la fatigue que le froid, la malpropreté, une femme épuisée elle-même par le travail, des enfants à demi-sauvages. La maison étant plus dure que l'atelier, il cherche son plaisir ailleurs, et c'est ce qui fait la fortune des cabarets. Quand il

n'a pas de cœur, il s'accoutume à compter sur le salaire de sa femme, et alors la malheureuse travaille et souffre pour tout le monde. Une maladie, une grossesse tarit cette faible source de revenus ; le mari se corrige-t-il alors ? Apporte-t-il sa semaine à la maison ? Il est mille fois plus facile de rester honnête homme que de se corriger quand on ne l'est plus. Il n'a pas rougi de se faire pilier de cabaret ; il ne rougira pas de laisser sa femme et ses enfants à l'aumône , peut-être de les abandonner. Quelques-uns, pour se rendre l'infamie plus facile, préfèrent par calcul , le concubinage au mariage ; une sorte de parricide avec préméditation, compliqué de fainéantise et de débauche. Est-ce la majorité ? Non, ce n'est qu'une minorité infime. Le

mariage n'en demeure pas moins, par la force des choses, pour le grand nombre des ouvriers attachés aux usines, une association entre deux salaires, plutôt qu'une association entre deux âmes.

Jusqu'ici la société a employé tout son art à créer, aux profits des enfants, une maternité factice. Elle a d'abord les crèches, qui sont admirables, puis l'asile, puis l'école. Une seule lacune reste à combler. L'école n'ouvre qu'à huit heures, l'atelier à six : deux heures de solitude et de péril pour l'enfant, de détresse pour la mère. A cela près, rien de plus ingénieux que tout ce mécanisme inventé pour remplacer la nature. On ne peut s'empêcher de le bénir quand on songe aux meurt-de-faim et aux abandonnés. Une crèche surtout, quand elle est bien tenue, et elles le sont

toutes, quand elle a une directrice affectueuse, et elles le sont toutes, a quelque chose de calme, de frais, de souriant. Ne cherchez pas pourquoi vous y sentez votre âme mortellement triste. Ah! chers souvenirs de l'enfance, soins maternels, pleurs essuyés, sages conseils de l'expérience et de la tendresse, religion du cœur, sources vives de la probité et de l'honneur, où êtes-vous? Qui vous rendra jamais à ces désolés, à ces déshérités? Et qui nous apprendra, à nous tous qui avons dans la société une faible part d'influence, que la nature ne se remplace pas, et que dans le monde de l'esprit, comme dans celui de la matière, il n'y a pas de progrès qui ne soit acheté trop cher, s'il porte la moindre atteinte aux liens sacrés de la famille?

M. Blanqui, l'économiste, n'hésitait pas. Il demandait formellement que le travail des usines fût interdit aux femmes mariées. C'est demander à l'industrie et à la liberté deux grands sacrifices. Pourquoi une interdiction ? Il est plus conforme aux principes et plus efficace de procurer aux femmes un emploi utile de leurs facultés dans l'intérieur de la maison. Indépendamment des industries nouvelles qu'une éducation bien dirigée peut mettre à leur portée, il en est une fort ancienne, respectable entre toutes, et vraiment avantageuse au point de vue économique : c'est l'industrie de mère de famille, que nous sommes en train de laisser perdre.

On ose à peine parler de ce que rapporte en argent le travail de ménagère. C'est prendre la question du mariage par un

bien petit côté; mais il n'y a rien de tout-à-fait petit dans les grandes choses. Le travail de la ménagère, embrassant toute l'économie domestique, comprend quatre parties: le logement, le mobilier, le vêtement, l'alimentation. Voici ce que peut faire une bonne ménagère pour le logement: elle le rend propre; service immense pour la santé et l'agrément de ceux qui l'habitent. La propreté contribue même à leur hygiène morale. Un philosophe dit que c'est une vertu; c'est au moins l'image d'une vertu; c'est plus que cela: une leçon. L'habitude de la propreté inspire le respect de soi-même. Cette vertu du corps a pour analogue, dans l'esprit, la netteté des idées; et dans le caractère, la franchise. Le mobilier est entretenu, réparé, quelquefois même augmenté et

embelli par l'industrie de la femme. Elle fait et elle répare les vêtements, non seulement pour elle, ce qui va de soi, mais pour son mari et ses enfants. Avec un peu d'habileté et le secours de son mari pour tailler le cuir et fixer les vis, elle fait même la chaussure. La famille se trouve ainsi habillée presque pour rien, et sans bas percés, sans habits troués, ce qui est une grande affaire. Il est toujours très-malheureux pour un enfant d'aller à l'école en guenilles : cela prouve que sa mère ne s'occupe pas de lui. Que la veste soit de méchante étoffe et toute rapiécée, cela ne fait rien, cela prouve seulement qu'il est pauvre. Dès le premier moment de son séjour dans une ville industrielle, un homme habitué à l'observation sait quelque chose de la moralité des habitants,

rien qu'en regardant leurs habits. S'ils sont lavés souvent et raccommodés toutes les fois qu'il le faut, on ne doit pas désespérer des mœurs de la ville. La soupe faite à la maison n'est guère meilleure que celle du restaurant, et elle ne coûte pas toujours meilleur marché; il faut avouer cela, quoiqu'il y ait beaucoup d'exceptions et de diversité, suivant les temps et les lieux. Mais elle a trois avantages: elle procure, sans augmentation de dépense, un peu de feu dans la chambre; elle donne à la mère le plaisir de servir la famille et l'occasion de lui ménager quelque joyeuse surprise; par-dessus tout, elle est mangée en petit comité dans le calme du chez soi et loin de ce maudit comptoir, encombré de pots et de verres, qui ne disent rien de bon. S'il survient une maladie, la mère est

là pour offrir ses soins et sa compagnie si douce aux malades et aux convalescents. Elle leur épargne l'hôpital, comme elle épargnera l'hospice aux vieillards. Ainsi elle mêle ses consolations aux deux rudes épreuves de la vie : souffrir et mourir. Elle est deux fois mère, car elle allaite son enfant, elle le porte dans ses bras, elle ne le quitte ni le jour ni la nuit, ni pendant le travail, ni pendant le sommeil; elle guide ses premiers bégaiements et ses premiers pas; elle jouit de ses premiers sourires et de ses premières pensées. Un peu instruite, elle précède pour lui l'école, elle la remplace, elle la complète. Elle est mère et maîtresse d'école toute la journée, et ouvrière à ses heures pour ajouter le produit de son travail aux recettes plus fortes de son mari.

Elle est bien plus qu'une source de bien-être et de contentement pour la famille; elle y est comme la source vive de la morale. Elle est l'institutrice dont les leçons ne s'oublient plus, même quand la mort a fermé la bouche qui les donnait. C'est elle qui enseigne la tendresse sans en parler, en la prodiguant; elle aussi qui enseigne le devoir. Avant même que l'enfant sache bégayer, elle lui donne les premières leçons de l'honneur; elle l'y destine, elle l'y prépare. Elle lui inspire l'horreur de la lâcheté et de l'injustice. Elle développe dans sa jeune âme tout ce que la nature humaine peut porter de généreux instincts. Dans ces conversations pour nous inintelligibles qu'elle ne cesse d'avoir avec lui, elle jette à profusion les préjugés, les ignorances, les niaiseries,

les folies, et au milieu de tout, les grands préceptes humains, que l'humanité transmet par toutes les mères à tous les enfants au berceau. Il aura beau grandir ; elle reste la dépositaire de ses secrets, elle est sa conscience visible. Les pleurs mêmes qu'elle verse sur lui au jour du péril sont fortifiants, car il sent qu'elle l'aimerait mieux mort que déshonoré. Voilà la mère.

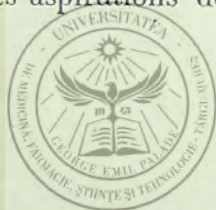
Eh bien ! disons-nous aussi, voilà la tâche de l'éducation. Préparez des mères aux générations futures, et l'atelier ne nous réduira plus à entasser les enfants dans une garderie, ou à les abandonner au hasard, comme des troupeaux de jeunes sauvages. S'il faut absolument des femmes dans les manufactures, on prendra les jeunes filles, on les isolera, on les surveillera, on leur rendra la tâche facile

par des soins paternels ; surtout on les instruira ; on les préparera, par une éducation bien entendue, à quitter la fabrique le jour de leur mariage, sans se ruiner, elles et leurs maris. C'est notre force, en France, d'avoir des bras à revendre. Quand il en manque sur une place, c'est uniquement parce que nous ne sommes pas organisés, et que nous ne savons pas porter immédiatement les forces disponibles, à l'endroit où le travail est offert. Nous aurons beau développer notre industrie ; nous deviendrons un grand peuple industriel, sans cesser d'être avant tout et partout et par-dessus tout un peuple agricole ; il y aura donc toujours, pour nos usines, plus de ressources qu'il ne leur en faut dans nos quarante millions d'habitants. Il n'est pas incontestablement dé-

montré que nous ayons besoin des filles ; il est hors de doute que nous pouvons nous passer des femmes mariées. Ce sont elles qui, par la faute de leur éducation, ne pouvant se rendre utiles dans un ménage, et ne sachant que faire de leurs dix doigts en dehors du tissage ou de la filature, assiègent les portes de nos usines. Cette nécessité où elles sont de se remettre à l'atelier, quand elles devraient rester chez elles et prendre soin de leurs maris et de leurs enfants, est la preuve, sans réplique, que nous n'avons pas assez d'écoles, et que nos écoles ne valent rien.

Il faut donc multiplier et améliorer les écoles de filles, pour être juste envers les filles, qui ont précisément les mêmes droits à l'instruction que les garçons ; pour donner aux maris un intérieur,


une compagne, un moyen de combattre victorieusement le libertinage et le cabaret; pour donner aux enfants une mère; pour rendre la force et la santé à la race qui s'abâtardit; pour raviver la sève morale de cette race débordée par le scepticisme et qui ne sait plus que faire des aspirations de son cœur.



DEUXIEME PARTIE.



L'ÉDUCATION DE LA FEMME DU MONDE.



CHAPITRE IV

LA FEMME DU MONDE. — CE QU'ELLE EST.

Dans le chapitre qui précède, nous nous sommes donné pour tâche de montrer quelle heureuse influence exercerait la bonne éducation, reçue par la femme du peuple, sur les classes laborieuses en particulier, et, par contre-coup, sur la

société en général. Mais ce n'est pas seulement cette éducation, à peu près nulle actuellement, qui a besoin d'être organisée ou pour le moins complétée, c'est encore l'éducation des femmes du monde, imparfaite et vicieuse aujourd'hui, qui demande une réforme radicale: réforme dont le résultat doit être une véritable régénération sociale, car ici encore, la mauvaise éducation que reçoit la femme réagit de la manière la plus fâcheuse sur les mœurs, et prive la société, non seulement du concours d'une immense somme d'intelligence féminine, incomplètement développée ou même entièrement faussée, mais aussi des facultés intellectuelles et morales d'un grand nombre d'hommes, qui sont demeurées en germe, faute d'avoir été bien cultivées

dès l'enfance, par l'intelligente tendresse d'une bonne mère.

Comme nous l'avons fait, dans les chapitres précédents, pour la femme du peuple, nous commencerons par examiner quelle est l'éducation actuellement donnée à la jeune fille du monde, et quelles en sont les conséquences pour elle-même, pour sa famille quand elle en aura une, et pour la société; puis nous étudierons l'influence probable exercée, sur les mêmes objets, par l'éducation rationnelle que nous proposons de lui donner.

L'un des principaux vices de l'éducation, chez la jeune fille d'aujourd'hui, affecte les premiers soins que réclame son développement; ils viennent d'une mère peu intelligente ou mal préparée à ses

importantes fonctions, quand ce n'est pas de mains mercenaires.

De là résulte, chez la jeune enfant, une faiblesse de corps, d'esprit et de cœur, dont il sera bien difficile de la guérir plus tard. Envoyée à l'école, quelquefois même au pensionnat, de très bonne heure, par sa mère, qui ne se sent ni le goût, ni la force de s'occuper d'elle, ou qui préfère les plaisirs du monde aux devoirs de la famille, la jeune fille ne tarde pas à prendre en dégoût les bancs classiques et tout ce qu'on y enseigne ; si elle ne comprend pas, et c'est le cas en général, il est bien rare qu'une voix affectueuse et amie se fasse entendre pour lui donner encouragement et conseil. De là vient que, la première instruction terminée, la jeune fille en a si peu profité, qu'à la différence près

qu'établissent les années, elle sort de l'école à peu près comme elle y est entrée, c'est-à-dire, le corps débile, la tête et le cœur vides.

Nous reconnaissons que ce tableau représente les cas extrêmes et qu'il admet d'assez nombreuses variantes, dépendant des qualités personnelles de la mère, de l'institutrice ou de la jeune fille elle-même; mais il n'en est pas moins vrai que le genre d'éducation le plus souvent adopté, tend à produire les résultats que nous signalons.

Il s'ensuit aussi que la jeune fille est généralement considérée comme étant d'un caractère trop frivole, d'un esprit trop étroit, pour être susceptible de s'assimiler une forte dose de connaissances et surtout de celles qui, par leur nature sérieuse et élevée, seraient plus particuliè-

rement utiles et de nature à développer l'entendement. C'est là, en effet, une manière, aussi commode qu'usitée, de rejeter sur une prétendue infériorité native du sexe féminin, ce qui n'est que l'effet d'un système d'instruction vicieux.

Jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, la jeune fille a reçu l'instruction dans une école ou un pensionnat, ou bien si ses parents sont très-riches, cette instruction lui a été donnée chez elle, par une gouvernante, assistée de maîtresses ou de professeurs, mais toujours d'après le principe qu'une femme n'est capable d'études sérieuses que d'une manière tout-à-fait exceptionnelle, et que, le fût-elle, la science lui serait inutile, et ne servirait, tout au plus, qu'à rendre ridicule celle qui, la possédant, aurait le malheur de le laisser voir,

même involontairement. Il suit de là que l'enseignement doit nécessairement continuer d'être frivole, même quand la jeune fille est arrivée à l'âge où sa raison, plus développée, serait apte à saisir des conceptions plus élevées et plus dignes d'un être intelligent, à quelque sexe qu'il appartienne. En outre, il est assez rare que les parents s'inquiètent, de bien près, de la nature et du degré de l'instruction que l'on donne à leurs filles; il leur suffit qu'elles sachent, à peu près comme tout le monde, ce que l'on enseigne ordinairement et que, de plus, elles possèdent quelques-uns de ces talents à la mode, que l'on peut faire briller en société. Ces mêmes parents ne se mettent guère plus en peine de développer les sentiments moraux de leurs enfants; d'abord, parce

qu'il leur semble que cette tâche rentre dans les attributions de la gouvernante ou de l'institutrice, qui est payée pour cela; ensuite, parce que, pour contrôler l'instruction donnée par les autres, il faudrait la posséder soi-même, ce qui n'est pas toujours le cas. Enfin, pour développer les facultés morales des enfants, l'expérience ne démontre que trop qu'il ne suffit pas de leur enseigner les préceptes, mais qu'il faut encore y joindre l'exemple; or, c'est là, pour beaucoup de parents, la partie la plus difficile de la tâche; car si préceptes et exemples se contredisent, c'est toujours les derniers que les enfants sont tentés d'imiter.

Les dix-sept ans arrivés, la jeune fille doit recevoir un complément d'éducation, spécialement destiné à préparer son

« entrée dans le monde, » c'est-à-dire la façonner en quelque sorte aux usages et aux manières de la société, dans laquelle son entrée se fera, et qu'elle continuera de fréquenter, au moins jusqu'au jour de son mariage, dès qu'elle aura ses dix-huit ans accomplis.

Tel est, en effet, l'usage auquel toute famille « comme il faut, » doit se conformer, sous peine d'être ridicule, d'encourir le blâme d'autrui, de faire passer ses filles pour des mal élevées, des sottises ou des niaises, que tout jeune homme sensé doit bien se garder de demander en mariage.

Étrange non-sens, anomalie flagrante, que d'envoyer une jeune fille se préparer à faire son entrée dans le monde, ce qui suppose la connaissance de ce qui s'y passe, dans un établissement où elle sera

soigneusement renfermée, loin de ce monde, et où elle recevra son complément d'éducation, de personnes qui, par vocation, doivent rester étrangères à tout ce qui s'y fait!

Or, comme en vertu de la loi naturelle qui régit la société, toute infraction à ce que commande la saine raison est punie par une nuisance, dans ce cas particulier cette nuisance consiste, le plus souvent, dans la vie de malheur à laquelle est condamnée la jeune fille qui a reçu un tel genre d'éducation, et dans la paralysie ou l'incomplète exécution des fonctions qu'elle est destinée à remplir, ce qui, à son tour, réagit en mal sur le bien-être de la société entière.

Examinons, en effet, quelles sont les conséquences de cette éducation vicieuse.

On peut bien enfermer le corps de la jeune fille entre les murs d'un cloître ou d'un pensionnat, mais on ne saurait y emprisonner son imagination qui, au contraire, se livre à des écarts d'autant plus capricieux que la réalité n'est jamais présente pour les rectifier. Pour enflammer cette imagination, surexcitée par la claustration, il suffit de quelqu'un de ces mauvais romans que les jeunes filles lisent en cachette, avec tout l'attrait du fruit défendu ; puis, elles se bâtissent aussi le roman de leur vie, dont le héros imaginaire qu'elles aiment d'avance, faute d'autre aliment à leur besoin instinctif d'aimer, est un être doué de toutes les perfections imaginables.

En vain cherche-t-on souvent à détourner ce besoin d'affection, que possède instinctivement la jeune fille, en le reportant

sur la divinité ou sur les choses saintes, il renaît sous une forme plus substantielle aussitôt qu'il en trouve l'occasion.

Pendant ce temps, on prépare la jeune fille à la vie du monde comme si sa jeunesse et sa fraîcheur devaient toujours durer; comme si cette vie devait se passer, tout entière, à la lueur des lustres, des girandoles, des bougies, sous d'éclatantes toilettes et en présence de gens dans la frivole conversation desquels on trouverait de continuelles occasions de lancer des traits d'esprit.

Mais de ce qui peut rendre utile et agréable la vie intime, de ce qui fera paraître doux et faciles à remplir les devoirs de l'épouse, de la mère, de la citoyenne, ou supporter avec résignation, sans aigreur ni murmures la triste condi-

tion du célibat; de ce qui allégera l'abandon, les soucis et les infirmités de la vieillesse; de ce qui fera envisager avec calme et dignité l'approche de la mort après une existence bien remplie; de tout cela, rien, absolument rien; l'éducation ne s'en occupe nullement; parents et institutrices s'en renvoient mutuellement la lourde tâche, sans que personne veuille s'en occuper avec tout le soin qu'elle réclame.

Quand vient enfin le jour tant désiré et tant redouté, à la fois, de son entrée dans le monde, la jeune fille, éblouie, ébahie, terrifiée, s'y montre gauche et y perd toute liberté d'esprit; ou bien, si, à grand effort, elle parvient à surmonter son émotion, ce n'est qu'en prenant un air hardi ou indifférent, qui n'impressionne pas mieux

en sa faveur les assistants, toujours pressés de juger.

Elle se sentira bien disposée envers le fat ou le sot qui, par son imperturbable assurance, saura mettre sa propre timidité un peu à l'aise, et faute d'expérience, elle prendra volontiers au sérieux la monnaie banale des fades compliments et des déclarations plus ou moins déguisées qu'on lui adresse, tandis qu'elle prendra pour de l'indifférence, de la froideur, un certain mépris même, la timidité du jeune homme de mérite, qui n'ose laisser deviner le sentiment à la fois respectueux et tendre qu'elle lui inspire. Que de chances donc, pour que la jeune fille se trompe dans l'appréciation qu'elle fait des jeunes gens qui lui sont présentés et pour que son cœur choisisse parmi les moins dignes.

Il est rare, d'ailleurs, qu'il se présente assez d'occasions pour rectifier ce qu'un premier jugement a de hasardé.

Est-ce bien aussi dans des bals, des soirées ou des dîners, qu'une jeune fille peut se former une idée suffisante du caractère de celui auquel un lien indissoluble va l'attacher? Mais il s'agit bien de cela! Les parents ne sont-ils pas là pour lui choisir un bon mari, et les qualités morales, intellectuelles et physiques dont il peut être doué, les agréments naturels de son caractère, les qualités qu'il a acquises par l'éducation, tout cela ne sont que des hors-d'œuvre, à côté des avantages plus solides et plus positifs d'une bonne position sociale, d'excellentes relations avec des personnes haut placées, quelque habileté dans les affaires, de

beaux écus sonnants ou des fonds bien assurés dans le présent, de brillantes espérances dans l'avenir.

Quelquefois tout cela ne contente pas la jeune fille assez naïve pour avoir placé son bonheur dans une sphère plus idéale, d'où elle ne sort pas sans regret pour rentrer dans la vie positive que lui a préparée la prévoyante sollicitude de ses parents.

D'autres, cependant, et c'est peut-être le grand nombre, acceptent le parti qui leur est offert, parce qu'on leur a enseigné de bonne heure qu'une grande fortune et une haute position sociale tiennent lieu de tout, puisqu'elles mènent à tout.

Nous ne parlerons ici que pour mémoire, en quelque sorte, de celles qui, ne compensant pas, par d'éminentes qualités

du cœur et de l'esprit, la fortune ou la beauté absente, sont condamnées à un célibat perpétuel. Celles-là ne trouvent d'autre consolation à leur infortune que dans cette égoïste dévotion qui allie si bien l'amour de Dieu, de la Vierge, des saints et des saintes, avec la haine et l'envie du prochain, et une impérissable rancune de la moindre offense.

A combien de jeunes filles, cependant, le genre d'éducation qu'elles reçoivent ne prépare-t-il pas un sort pareil ?

D'autres, qu'épouvante la possibilité d'un tel avenir, se jettent à la tête du premier aventurier venu, qui croit n'avoir rien à perdre en les épousant, ou qui feint pour elles l'amour qu'il porte à leur dot; elles contraignent les parents à le leur donner pour époux, s'ils veulent

éviter quelque scandaleux éclat; puis, bientôt, elles en sont réduites à se demander, si le célibat à perpétuité n'eût pas été préférable à la triste condition qui leur est faite?

Le célibat ! Quelle est la fille, si mal douée qu'elle soit, par la nature, la fortune ou l'éducation, qui ne repousse, avec horreur, cette importune idée, au moins jusqu'à l'âge de trente ans ? Quand toutes se préparent au mariage, comme au but unique de la vie, peut-il se présenter, à la pensée d'une seule, qu'il ne se réalisera jamais pour elle. Cependant, l'inexorable statistique constate que ce célibat, tant redouté, est le lot d'un grand nombre de femmes, dans toutes les classes de la société, surtout dans les deux extrêmes. Chaque fille arrivée à l'âge nu-

bile, étant exposée à un certain risque de ne pas trouver de mari, il est donc prudent qu'elle se prépare à subir cette mauvaise chance, ou plutôt, à faire en sorte que celle-ci lui enlève la moindre part possible de la somme de satisfactions, ou de bonheur, qui lui est réservé dans la vie. C'est parce que la plupart des vieilles filles ne se sont pas préparées à l'être, ou que la mauvaise chance les surprend à l'improviste, qu'elles s'y soumettent si difficilement et qu'elles font peser lourdement sur elles-mêmes et sur les êtres qui les entourent, le poids de leur ennui et de leur humeur acariâtre. Tout serait changé, néanmoins, et le célibat deviendrait supportable, si les jeunes filles, le faisant entrer dans leurs prévisions, se préparaient à en adoucir l'amertume, et

même à l'entourer d'un certain charme, en songeant, d'abord, que tous les mariages ne sont pas heureux, et que mainte épouse en est réduite, après de belles illusions perdues, à envier l'humble sort de quelque célibataire ; ensuite, qu'il y a, dans la culture des sciences, des lettres et des beaux-arts, accessible à la femme, dans l'exercice d'une charité intelligente, dans l'affection vouée aux enfants de ses parents ou de ses amis, dans la satisfaction qui s'attache au bien accompli, dans le respect et la vénération, dont une vieille fille, sage et bonne est entourée, des compensations qui en valent bien d'autres, et des moyens puissants de combattre l'ennui, ce terrible fléau du célibat. Les jeunes filles sont d'autant plus intéressées à se préparer à cet état, qu'il n'est aucune des

qualités et des connaissances qu'il exige, qui ne puisse leur être utile, comme épouses et comme mères, si elles ont le bonheur de le devenir.

Observons maintenant un de ces mariages contractés dans les conditions dont la réunion, eu égard aux idées ayant cours parmi le monde, est propre à assurer le bonheur, c'est-à-dire, avant tout, la fortune, le rang et le reste par surcroît, s'il se peut.

Les premiers jours, tout a l'attrait de la nouveauté : le genre de vie, la parenté et les amis, la maison, le mobilier, les ornements, la toilette, les bijoux et jusqu'à l'affection et la tendresse que se témoignent mutuellement les époux; c'est bien là le bonheur que l'on avait rêvé; mais combien courte est sa durée!

Car, hélas! ni l'attrait de ce qui est nouveau, ni la lune de miel, ne sont choses éternelles; dans ce beau ciel, naguère toujours d'azur, commencent à se montrer de légers nuages. Madame s'aperçoit que le caractère et les manières de monsieur ne s'approchent pas de l'idéal qu'elle a rêvé, qu'il a certaines habitudes incommodes, d'autres qui frisent le ridicule, et qu'il se met de moins en moins en peine de dissimuler. Les absences deviennent aussi plus fréquentes et plus longues, et il accueille, avec une humeur assez visible, les timides questions qu'elles provoquent.

Monsieur remarque, bientôt aussi, que madame paraît avoir le cœur un peu léger, que son esprit n'est ni très-étendu, ni très-cultivé; il s'aperçoit encore de quel-

ques petits défauts physiques, sur lesquels l'amour pouvait d'abord l'avoir aveuglé, ou qui avaient été masqués avec plus d'art et de soin. A la fin de l'année, il apprend, par les notes de ses fournisseurs, que madame a des goûts de plus en plus dispendieux en fait de toilette, de bijoux, de meubles somptueux, de plaisirs, de mets recherchés, etc., et que s'il n'y met un peu d'ordre, la dot y aura vite passé.

Il ne faut pas beaucoup de temps, pour que les légers cirrus qui voltigeaient dans le ciel bleu soient devenus de ces lourds nuages, couleur de plomb, qui annoncent l'imminence de la tempête. Aussi éclat-elle parfois, et les orages finissent par devenir si fréquents, que femme et mari délaissent la maison le plus souvent et le plus longtemps possible ; la première,

pour chercher quelque distraction à son ennui et à ses soucis, pour tâcher de remplir le vide que laisse, dans sa tête, la culture incomplète de son esprit ; dans son cœur, l'absence de sentiment que rien n'y a développé ni fortifié ; le second pour opposer à ces mêmes mortels ennuis, la vie dissipée et aventureuse du sport, des spéculations hasardeuses et la société des femmes équivoques.

Il est peu de fortunes, si considérables et si bien établies qu'elles soient, qui puissent résister, pendant longtemps, aux dépenses combinées d'une dame qui veut se consoler de ce que son mari la délaisse, en recherchant les succès dans la bonne société, et d'un mari qui tâche de se distraire des ennuis de la vie conjugale en pourvoyant au luxe désordonné de quelque

dame du demi-monde. Non-seulement dans ce cas il se dépense beaucoup au dehors, mais il est difficile d'exercer un contrôle bien efficace sur l'économie d'une maison dont les maîtres sont presque toujours absents, et dont les domestiques, confidents ou complices de leurs dérèglements, sont assurés d'avance de l'impunité pour leur gaspillage et leurs profits illícites.

Quand cette triple cause d'exagération des dépenses a sensiblement altéré l'équilibre du budget, ou même rendu la ruine imminente, il arrive fréquemment que l'on a recours à des moyens peu délicats pour la conjurer ; mais ces procédés finissent toujours par être découverts, de manière que la honte vient encore s'ajouter à la ruine, à moins que les manœuvres peu

honnêtes auxquelles on s'est livré soient couronnées d'un éclatant succès, qui sert presque toujours autant à justifier la conduite, qu'à rétablir la fortune.

Le mal que nous venons de signaler, quelque grave qu'il soit, ne se borne pas à la première génération, il infecte aussi les suivantes. Que deviennent les enfants, en effet, dans le ménage qui vient d'être décrit? Qui, du père ou de la mère, toujours occupés au dehors, a le loisir de leur prodiguer les soins continus, intelligents et délicats, sans lesquels la vie, la santé, l'esprit et surtout le cœur des jeunes enfants est toujours en péril?

On supplée à tout cela, tant bien que mal, par les nourrices, les bonnes, les gouvernantes, les précepteurs, etc. Mais ces expédients ne suffisent pas, et si les

générationnelles actuelles sont si chétives de corps et d'intelligence, si dépourvues de grandeur d'âme, de fortes convictions, de fermeté et de délicatesse; si la jeunesse actuelle éprouve plus d'attrait pour les grossiers plaisirs des sens que pour les délicates jouissances de l'esprit, pour les douces sensations du cœur, à quoi cela tient-il, sinon à la fatigante et mercenaire éducation qu'elle a reçue? Certes, de savants pédagogues peuvent parler aux enfants de vertu, de bons et nobles sentiments, mieux, peut-être, que leurs parents; mais ces froids discours produiront-ils jamais autant d'impression sur le cœur des enfants que les tendres paroles d'une mère chérie, que l'accent convaincu d'un père aimé et respecté? Comment le doute pourrait-il se glisser à côté d'un tel ensei-

gnement ? D'ailleurs, y pénétrât-il, que les bons exemples, puisés dans la conduite même des parents, l'auraient bientôt dissipé pour toujours. L'éducation morale que reçoivent les enfants, appartenant aux classes élevées, manque donc généralement de cette base inébranlable que les parents peuvent seuls lui donner, en montrant toujours l'exemple à côté du précepte inculqué avec douceur et persévérance, et en veillant, avec une inquiète sollicitude, à ce que l'un et l'autre soient toujours suivis par l'enfant. En effet, s'abstenir du mal qui tente, pratiquer le bien, même alors qu'il exige une peine ou un sacrifice, sont des efforts pénibles, qu'une constante habitude seule peut rendre faciles et même attrayants. Aussi, faute de cette bonne éducation domestique, que celle de l'école,

du pensionnat ou du couvent ne supplée que très-imparfaitement, les facultés morales de la jeunesse demeurent dans un état de développement incomplet, quand elles ne sont pas totalement viciées, et, dans tous les cas, elles n'acquièrent jamais l'énergie nécessaire pour résister aux nombreuses tentations dont le monde les entoure. Le défaut de développement moral, ou son insuffisance, réagit aussi, de la manière la plus fâcheuse, sur l'éducation intellectuelle. Comprendre bien et beaucoup est chose difficile, en effet, et il faut que l'enfant ou l'adolescent ait le caractère bien trempé pour surmonter la lassitude d'esprit, l'aversion, le profond dégoût même que lui inspirent certaines études, surtout quand elles sont de longue durée. Or, dans un grand nombre d'éta-

blissements d'instruction publique, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, les programmes d'études et la manière dont ils sont exécutés, semblent combinés à dessein, pour augmenter encore cette lassitude et ce dégoût, par la complication et le peu d'utilité de la plupart des choses enseignées, dont quelques-unes ne servent même qu'à fausser le jugement, et par les méthodes vicieuses et surannées qu'emploie cet enseignement.

L'éducation physique aussi, est loin de ce qu'elle devrait être, et les classes privilégiées de la fortune ne se distinguent certes des classes moyennes ou pauvres, ni par la force, ni par la beauté. Ceci tient à deux causes principales : la première, c'est que l'état imparfait de santé, les vices de constitution, le degré de

parenté même des futurs conjoints ne sont presque jamais de nature à porter obstacle au mariage. Les inclinations qui naissent spontanément entre les jeunes gens sont presque toujours contrariées. Or, sans qu'ils en aient la conscience, ces inclinations naissent, le plus souvent, entre individus dont les tempéraments physiques et les caractères offrent les contrastes les plus marqués, ce qui semble une précaution prise par la nature pour maintenir chaque race dans sa pureté primitive, en rapprochant instinctivement les types qui s'en éloignent le plus, dans des sens opposés.

Cette loi naturelle ne peut être fréquemment contrariée, comme il arrive par des mariages que l'intérêt seul a dictés, sans qu'il en résulte des consé-

quences fâcheuses pour la force, la santé et l'harmonie des proportions d'une race.

Les fatigues, les veilles, l'agitation d'esprit, les excès de divers genres en un mot, auxquels la mère se livre pendant la grossesse, peuvent aussi devenir des causes de déformation ou de débilité physique, intellectuelle et morale, pour son enfant. Enfin, le second motif, qui amène souvent des résultats analogues, consiste dans une mauvaise hygiène pratiquée à l'égard des enfants, ce qui a presque toujours lieu, quand ils sont livrés à des personnes inintelligentes et peu intéressées à les bien soigner.

Voici donc en résumé à quoi aboutit la mauvaise et incomplète éducation que la femme du monde reçoit aujourd'hui : pour elle-même, une existence triste,

vide et inutile, qui s'écoule sans laisser aucun regret, aucun souvenir, aucune trace bienfaisante. Ce vide, elle cherche à le combler par ces plaisirs factices qui, loin de former le bonheur par leur répétition, n'engendrent que la satiété, la ruine du repos, de la santé et de la fortune. Dans la vieillesse, elle est délaissée et méprisée. N'ayant jamais éprouvé ni pour ses enfants, ni pour personne, d'affection sincère et profonde, elle ne peut compter ni sur la vénération, ni sur l'amitié de ceux qui l'entourent.

C'est alors que, ne pouvant plus rien attendre de ce monde, elle s'attache en désespérée à la vie future, qu'elle tâche de gagner par la minutieuse exécution d'une foule de menues pratiques dévotes ou superstitieuses, en négligeant toutefois

le premier des principes religieux, celui qui commande l'amour du prochain.

Quant au mari, la nullité morale et intellectuelle de sa femme le force à substituer le clinquant au solide, les bruyants et ruineux plaisirs du dehors aux douces et paisibles jouissances de la famille, le jeu et les spéculations aléatoires, qui ne fondent la fortune que sur la ruine d'autrui, au travail qui crée toujours quelque chose d'utile à soi et à tous. Après avoir mal profité de la fortune et des avantages sociaux que lui ont légués ses ancêtres, il ne laisse rien de fécond, de grand ni de durable, rien qui perpétue la mémoire d'un nom honoré et respecté.

Non-seulement il a mené une vie inutile, mais il a même été nuisible, en donnant le mauvais exemple, en

semant la haine et la corruption autour de lui.

Enfin, les enfants, n'ayant reçu que l'éducation dont nous venons de donner la description, ne forment qu'une génération chétive, au moral comme au physique, incapable de contribuer au progrès du siècle où elle vit, ni d'exercer, par conséquent, aucune influence sur les idées politiques, morales, philosophiques ou religieuses de l'époque, ni sur l'avancement des sciences, des arts ou des lettres. Nous nous trompons, car cette influence est plutôt rétrograde : il est plus commode, en effet, de se laisser dominer par un pouvoir, vivant du despotisme, et supprimant une à une toutes les libertés, que d'avoir à s'occuper soi-même des affaires publiques, afin de leur imprimer une

direction ferme et progressive. Aussi, tout empiétement de l'État sur le domaine de l'activité privée est salué avec joie par la race des crétins, qu'on dispense du pénible soin de combiner et de diriger ses affaires elle-même, quitte à mettre terme, au jour donné, par une révolution violente, à cette oppression, qui deviendra forcément intolérable.

Enfin, au point de vue de la religion, cette génération ne possède pas assez d'énergie pour résister aux envahissements du clergé, agissant non en vue d'élever, d'affermir et d'étendre le sentiment religieux, mais bien en vue d'augmenter son pouvoir et ses prérogatives temporelles. Il est plus facile, en effet, de se laisser imposer des dogmes révélés et immuables, que d'avoir perpétuellement

à discuter des croyances libres et progressives. La lâche hypocrisie, c'est-à-dire le manque de respect de soi-même, s'accommode fort bien, pour s'y cacher, de ce masque auquel on a donné le nom de respect humain qui est si peu compatible avec le sentiment de sa propre dignité.

En somme donc, l'éducation que reçoit aujourd'hui la généralité des femmes, n'est favorable ni à la liberté, ni au progrès, et elle demande une prompte et profonde réforme.

Nous nous attendons à ce que l'on nous adresse le reproche d'avoir trop chargé le portrait de la femme du monde, tracé dans ce chapitre, et d'avoir employé les couleurs les plus sombres de notre palette à dépeindre l'état actuel de ce qu'il est convenu d'appeler « la bonne société ».

Nous convenons, de bonne grâce, que toutes les femmes du monde ne ressemblent pas à notre portrait; mais nous demandons, en retour, que l'on nous sache gré de n'avoir pas dépeint les mœurs de la femme du demi-monde et de celle du quart de monde qui, elles aussi, font de nos jours, partie de la société, et non la partie la moins remarquée.

Quant à la société « comme il faut » il y existe, assurément, des personnes aux mœurs irréprochables, mais ici encore, en compensation, nous avons glissé rapidement sur certains détails qui eussent dévoilé bien des turpitudes et des bassesses; et qui sait si cette corruption des mœurs a atteint son apogée?

Il est une chose, surtout, que nous désirons faire ressortir de ce chapitre,

c'est que là, où par suite d'une éducation incomplète ou mauvaise, le développement des facultés morales ou intellectuelles, qui distinguent la femme, est entravé, il résulte de la loi naturelle de solidarité qui unit entre eux les deux sexes, que l'homme n'atteint pas, non plus, à l'entier développement de ses facultés viriles.


N'est-ce pas aux conséquences fatales de cette loi que l'on doit attribuer les idées étroites, mesquines et égoïstes, le manque de sentiments grands et humanitaires, le défaut de revendication universelle de la dignité humaine, qui semble le caractère dominant de notre époque?





CHAPITRE V.

ÉDUCATION DE LA FEMME DU MONDE. —
CE QU'ELLE DEVRAIT ÊTRE.



Après avoir esquissé la sombre image des maux causés par l'éducation déficiente que reçoit la femme du monde, nous allons essayer de tracer le tableau plus brillant du bien-être dont seraient susceptibles, et la famille et la société, si cette éducation, donnée d'une manière plus convenable, avait pour résultat le développement harmonique de toutes les facultés chez le sexe féminin.

Cette éducation suppose tout d'abord que la mère soit capable de la faire en grande partie elle-même, et de surveiller convenablement ce qu'elle est obligée d'en confier à des soins étrangers.

Le développement physique réclame d'abord seul toute l'attention de la mère ; elle doit éviter les écueils nés d'une tendresse aveugle et aussi des conseils d'une routine séculaire, qui sous prétexte d'éviter la déformation du corps, etc., recommandent, par exemple, de continuer à envelopper la tête et les membres de l'enfant de liens inflexibles, longtemps encore après que ses muscles ont acquis une certaine force. La peau de l'enfant doit être fortifiée au contact vivifiant de l'air en la couvrant peu, et par des lavages fréquents à l'eau modérément tiède, dans

les premiers jours de la naissance , entièrement froide ensuite. L'air de la chambre qu'habite l'enfant doit être souvent renouvelé, sans odeur, bonne ni mauvaise, et d'une température qui ne soit pas trop uniforme, sans varier à l'extrême.

La nourriture doit être donnée à l'enfant à des intervalles assez réguliers; il convient qu'elle soit variée, jamais surabondante, et d'une digestion facile. L'enfant doit dormir aussi longtemps que le besoin du sommeil se manifeste, mais sans que celui-ci soit jamais provoqué par le berce-ment, ni surtout par les boissons soporifiques, telles que la décoction de têtes de pavots, l'opium ou ses composés, ainsi que le font si impitoyablement les bonnes et les nourrices. L'enfant qui s'endort difficilement ou dont le sommeil est souvent

interrompu, n'obéit pas à un caprice comme on est trop disposé à le croire, mais éprouve un malaise que l'on doit chercher à reconnaître et à soulager. La mère ressent une trop vive satisfaction au moment où se manifestent, chez son enfant, les premières lueurs d'intelligence et de volonté, pour qu'il soit nécessaire de l'en avertir; mais c'est l'instant où l'éducation morale doit venir se joindre au soin du développement physique, et c'est même, en quelque sorte, le moment décisif de cette éducation, celui d'où dépend si le reste sera agréable et facile, ou pénible et malaisé.

Avec quel soin la mère doit s'efforcer de plier la volonté de l'enfant à la sienne, sans jamais la froisser; ou, en d'autres termes, à en obtenir une obéissance facile,

sans contrainte, et par le seul effet d'une douce persuasion!

Mais aussi cette volonté ne doit jamais être dictée que par un sentiment de justice et de nécessité évidentes, et non par le caprice, car les premières notions du juste et de l'injuste, du droit et du devoir, étant d'une simplicité extrême chez l'enfant, elles sont aussi très-rigides, et rien ne serait plus dangereux, pour le succès de l'éducation future, que de commencer par les fausser. La mère doit donc éviter avec soin de se mettre dans la nécessité de punir son enfant; mais quand cette nécessité existe, il faut qu'il la subisse, car ses premières notions, si précieuses sur la sincérité, seraient flétries s'il voyait une promesse de punition ou de récompense demeurer sans exécution.

Rien ne rend un enfant aussi insupportablement importun, capricieux et désobéissant, qu'un manque de fermeté et de persévérance chez ses parents, ou que des ordres contradictoires et donnés sans motifs d'une justice ou d'une nécessité appréciables. Dans ce cas, l'enfant peut bien être réduit à l'obéissance par la contrainte, mais c'est toujours aux dépens de l'affection et du respect qu'il porte à ses parents.

En général, l'instruction proprement dite des jeunes enfants, commence beaucoup trop tôt, soit qu'on leur donne un précepteur ou une gouvernante, soit qu'on les envoie à l'école. Il en résulte des inconvénients graves, pour leur développement physique d'abord, qui est fortement entravé par une contention d'esprit

prématurée, et par l'immobilité prolongée qu'exige l'étude. Les facultés morales n'en ont pas moins à souffrir, par la contrainte qu'il faut imposer aux très-jeunes élèves pour les maintenir au travail et d'où résulte l'ennui, la tristesse et l'irritabilité. L'instruction elle-même d'ailleurs ne peut qu'y perdre, car l'on apprend mal sous un régime de contrainte, qui engendre nécessairement le dégoût ou tout au moins l'indifférence et l'apathie. Parfois même, il en résulte une atrophie des facultés intellectuelles.

L'époque la plus convenable pour commencer l'instruction de l'enfant, est celle où il en témoigne lui-même le désir bien prononcé (1). Il est bon alors de lui faire

(1) Nous recommandons, pour le choix de ce moment si important, la lecture de l'ouvrage de M^{me} Eugène Garcin, intitulé : CHARLOTTE, *essai d'éducation par le roman*.

considérer la faculté d'apprendre à lire comme une récompense, que lui a méritée sa bonne conduite. La méthode Froebel, dite des jardins d'enfants, nous paraît la meilleure de toutes pour ce premier enseignement, parce que les enfants s'y instruisent en s'amusant, et en entremêlant l'étude à des jeux et à des exercices corporels; enfin, en ce qu'elle développe leur jugement par de continuelles comparaisons, au lieu de leur fatiguer la mémoire en les forçant à réciter des phrases abstraites, dont ils ne comprennent pas le sens. Aussi remarque-t-on généralement l'esprit studieux et les rapides progrès des jeunes élèves qui passent des jardins d'enfants à une école d'un degré supérieur.

Jetons un coup d'œil maintenant sur ce

dont devrait se composer, selon nous, l'instruction d'une jeune fille appartenant à la classe aisée. Nous plaçons en première ligne la connaissance de sa langue maternelle. Ce n'est pas, en effet, un des moindres charmes d'une femme, ni des moins durables surtout, que celui de s'exprimer correctement et avec élégance, et ce don, elle le transmet aisément à ses enfants. Nous voudrions aussi qu'elle connût au moins une langue étrangère, d'abord parce que cette connaissance perfectionne toujours celle de l'idiome national, ensuite parce que c'est augmenter les jouissances que l'on peut tirer de la lecture, que de savoir comprendre toute la beauté des chefs-d'œuvre écrits dans une autre langue. Enfin, l'expérience démontre que les personnes initiées de

bonne heure à deux ou plusieurs idiomes, acquièrent une très-grande facilité à apprendre tous les autres, tant sous le rapport de la prononciation, que sous celui du génie même de la langue.

Aujourd'hui que les déplacements sont si fréquents, on s'épargne un véritable tourment en connaissant la langue du pays dans lequel on voyage; on a souvent aussi l'occasion de recevoir chez soi des personnes étrangères et c'est exercer envers elles un acte de bienveillance (1), que de leur épargner la peine de s'exprimer

(1) Il faut avoir voyagé dans des contrées étrangères, pour sentir tout le charme que l'on éprouve à être dispensé, par une dame aimable, de s'exprimer en un idiome que l'on ne connaît qu'imparfaitement, ce qui est souvent ridicule et ôte toujours à la conversation une grande partie de son intérêt.

dans un idiome qu'elles ne connaissent souvent qu'imparfaitement.

Nous n'attachons qu'une faible importance, pour les élèves des deux sexes, à l'étude de l'histoire, du moins telle qu'on l'enseigne généralement aujourd'hui ; car, à quoi sert de connaître par cœur la nomenclature de longues séries de souverains, dont les uns n'ont illustré leur vie par aucun acte utile, et dont les autres ne doivent leur stérile gloire qu'à la destruction de florissants empires ou à des victoires sanglantes ?

Une semblable étude ne nous paraît propre qu'à fatiguer la mémoire sans exercer le jugement, ni contribuer au véritable ornement de l'esprit. Au point de vue des véritables intérêts de la société, il ne vaut pas mieux inspirer aux femmes

qu'aux hommes, d'admiration pour la gloire militaire, les conquêtes et les hauts faits d'armes et faire considérer comme les seuls noms dignes de passer à la postérité, ceux des hommes qui ont causé la destruction du plus grand nombre de leurs semblables, ou la ruine des plus vastes et des plus florissantes contrées. L'unique histoire digne de provoquer les méditations du grand nombre, est celle des progrès de la civilisation des divers peuples, et des causes qui ont accéléré ou retardé ces progrès; celle surtout dont il ressort, presque à chaque page, un enseignement moral de l'ordre le plus élevé. Or, cette histoire reste encore à faire, ou tout au moins à mettre à la portée des masses (1).

(1) Nous devons cependant mentionner comme atteignant ce but, l'*Histoire universelle* du docteur

Nous admettons mieux l'utilité de la géographie; surtout quand elle est enseignée par des procédés attrayants, qui ne se contentent pas de faire appel à la mémoire, mais lui viennent en aide au moyen de bonnes cartes et de descriptions pittoresques.

Les sciences naturelles doivent, selon nous, occuper une place assez importante dans cet enseignement. En effet, outre leur utilité pratique, en mainte circonstance, il n'est point d'étude qui étende plus loin l'horizon de la pensée, qui procure dans les promenades ou pendant le séjour à la campagne, de plus faciles, de plus

Georges Weber, traduite de l'allemand sur la neuvième édition, par M. Jules Guillaume, et l'*Essai sur l'histoire universelle* de M. Prévost-Paradol.

douces distractions; il suffit, pour cela, de la contemplation d'une fleur, d'un simple brin de mousse, d'un insecte, d'une pierre; enfin, il n'est point d'antidote plus efficace que cette étude, contre l'ennui.

Des notions d'arithmétique, de physique et même de chimie examinée dans ses applications aux usages domestiques, compléteraient l'enseignement scientifique, auquel il serait cependant essentiel de joindre ces choses que les demoiselles apprennent rarement, du moins en Europe, quoiqu'elles aient grand besoin de les connaître, pour devenir de bonnes mères de famille : la physiologie humaine et l'hygiène.

Parmi les beaux-arts, nous croyons le dessin et les principes du coloris fort utiles, car ces connaissances tendent à

développer le goût du beau, plus précieux peut-être chez la femme que chez l'homme, parce qu'il satisfait, chez elle, un besoin plus délicat et plus continuel.

A vrai dire, nous ne comprenons pas bien l'engouement de la société actuelle pour la musique, et en particulier pour celle du piano, manie qui est poussée si loin, que toute jeune fille, pour être bien élevée, doit avoir passé un temps considérable à étudier cet instrument compliqué, qu'elle ait ou non des dispositions naturelles et du goût pour cet art. Le résultat le plus habituel de cette forte dépense de temps, de peine et d'argent, c'est que la très-grande majorité des femmes abandonnent le piano dès qu'elles sont mariées, d'autres dès leur premier enfant, et que celles-là seules continuent de s'en servir

avec goût, qui y ont acquis un talent remarquable. Mieux vaudrait donc mille fois n'enseigner à toucher de cet instrument qu'aux jeunes filles qui, à un goût précoce et très-prononcé pour la musique, joignent une grande persévérance dans son étude. Il serait préférable chez les autres de développer la voix, instrument naturel qui peut charmer ceux qui l'écoutent, sans exiger autant d'étude ni de talent.

Enfin, il n'est point d'éducation complète, pas plus pour la femme que pour l'homme, si le développement du corps n'accompagne pas celui des facultés morales et de l'intelligence. C'est ce qu'exprime, avec une admirable concision, le précepte latin : *Mens sana in corpore sano*. La gymnastique doit donc faire partie de

toute bonne éducation ; ce n'est pas sans quelque motif que la beauté du corps, c'est-à-dire l'harmonie des formes, était rangée, parmi les anciens, au nombre des vertus. Elle est à la fois une cause et un effet de la santé ; la bonne constitution physique de la mère influe, puissamment, sur celle de ses enfants et elle rend les devoirs de la maternité plus faciles à remplir. Combien de femmes, faibles et chétives, mettant péniblement au monde des enfants débiles, qu'elles doivent renoncer à nourrir elles-mêmes, ont amèrement regretté que des exercices gymnastiques, gradués avec intelligence, n'eussent point fait partie de leur éducation.

Il est utile aussi d'exercer l'adresse manuelle, chez les jeunes filles, par le travail à l'aiguille, au crochet, au tri-

cot, etc. Cette dextérité leur est souvent nécessaire, pour réparer immédiatement quelque désordre survenu à la toilette, ou pour diriger elle-même le travail d'une ouvrière inhabile. Enfin, il peut arriver des circonstances malheureuses, dans lesquelles cette habileté procurerait quelques ressources à celle qui en manque.

Les parents ne sauraient apporter trop de soin et de vigilance dans le choix des livres à mettre entre les mains des jeunes filles, depuis l'âge où elles ont appris à lire, jusqu'à celui où elles savent discerner, elles-mêmes, le possible de l'impossible, le vrai du faux, le bon du mauvais, l'exagéré du simple et du naturel. Ce soin doit aller jusqu'à empêcher les bonnes de raconter aux enfants, pour les endormir et les tenir tranquilles, des contes de fées,

des récits de revenants ou d'autres, capables de les effrayer, ou de les impressionner trop vivement.

Rien, en effet, ne nuit plus à la rectitude du jugement, à la force du caractère, rien ne rend les enfants niaisement crédules, comme les contes de fées, les légendes miraculeuses, les fables mythologiques, les livres tels que les *Mille et une nuits*, etc., qu'ils n'ont que trop souvent entre les mains. L'impression que laissent de semblables ouvrages, est tellement profonde et durable et en même temps tellement funeste, qu'elle se fait sentir sur tous les actes de la vie, en leur imprimant le cachet indélébile de tout ce qui est contraire à l'énergie et au sentiment de la dignité, qui ne doit pas être moins profond chez la femme que chez l'homme. Comment

compter, en effet, sur les ressources de sa propre raison et de son propre caractère, lorsque la première est constamment faussée par la croyance au surnaturel, lorsque le second est affaibli, paralysé même, par l'idée que l'on peut être sous l'influence d'un pouvoir extérieur et occulte, plus fort que la volonté, ou bien que l'on ne peut échapper, quoi que l'on fasse, aux arrêts d'une aveugle fatalité, d'une inflexible prédestination?

Non-seulement il faut donc bannir, des livres de l'enfance, tout ce qui est surnaturel, mais il convient, au contraire, de rechercher pour elle des ouvrages dont la lecture est propre à élever ses sentiments de dignité, de liberté et de responsabilité, sentiments dont le développement ne saurait être trop précoce.

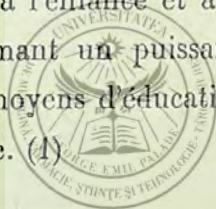
La jeune fille doit aussi être préservée, avec le plus grand soin, du mauvais roman et, surtout, du roman feuilleton, qui sont au cœur et à l'esprit, ce que des aliments fortement épicés sont à l'estomac. Ces derniers, en effet, après avoir vivement surexcité le sens du goût et les organes de la digestion, les laissent dans un état de torpeur et de faiblesse, qui fait trouver insipides les mets les plus délicats et rend leur assimilation pénible. De même, les mauvais romans finissent par pervertir le goût et le sens moral de ceux qui les lisent habituellement, au point de les mettre hors d'état d'apprécier les délicates saveurs de la bonne littérature, et de leur rendre le cœur insensible aux douces, mais simples et honnêtes émotions, de la vie de famille.

Nous sommes loin, toutefois, de vouloir proscrire le bon roman, pourvu que sa lecture ne prenne pas trop de temps et ne soit qu'un délassement à des occupations plus sérieuses.

Nous ne considérons comme bons, que les romans qui, sous une forme à la fois correcte et attrayante, développent quelque haute pensée morale ou qui, joignant l'utile à l'agréable, servent de cadre à des épisodes historiques, à la description des mœurs et des coutumes de certains peuples ou de certaines races, de contrées pittoresques, des beautés de la nature ou de l'art, etc. Bien que ce champ soit très-vaste, il est peu exploité, parce que cette exploitation exige un capital de connaissances et une somme de travail persévérant, que ne

peuvent ni ne veulent y consacrer les auteurs vulgaires et, il faut bien le dire, que ne sait pas assez apprécier, un public encore peu éclairé.

En somme, nous attachons une très-haute importance aux choix des ouvrages à faire lire à l'enfance et à la jeunesse, comme formant un puissant auxiliaire des autres moyens d'éducation morale et intellectuelle. (1)



(1) Le passage suivant, extrait de l'ouvrage de M. Figuiet, intitulé : *La terre avant le déluge*, est trop conforme à nos propres pensées sur ce sujet, pour que nous puissions résister au désir de le citer ici :

« C'est parce qu'on l'a nourrie du dangereux aliment du mensonge, que la génération actuelle renferme tant d'esprits faux, faibles et irrésolus, prompts à la crédulité, enclins au mysticisme, prosélytes acquis d'avance à toute conception chimérique, à tout extravagant système.

Notre esprit arrive sur la terre et sort des mains de

Il est une question, assez vivement agitée entre les personnes qui s'occupent d'enseignement, c'est de savoir ce qui

Dieu, vigoureux et sain. Mais on s'empresse de l'abâtardir et de le dénaturer, en le traînant, dès ses premiers pas, dans les sentiers de la folie, de l'impossible et de l'absurde. On écrase, pour ainsi dire, le bon sens dans son œuf, en concentrant les idées de l'enfance sur des conceptions mensongères et contraires à la raison; en la faisant vivre dans ce monde fantastique où s'agitent pêle-mêle les dieux, demi-dieux et quarts de dieux, ou héros du paganisme, mêlés aux fées, lutins, sylphes, follets, esprits bons ou mauvais, enchanteurs, magiciens, diables, diabolins et démons barbus, sans paraître se douter des dangers que présente, pour une raison naissante, la continuelle évocation de tant d'idées subversives du sens commun. A une époque où l'intelligence est comme une cire molle, qui prend et conserve les plus faibles impressions, lorsque, vierge encore de toute connaissance, elle est impatiente et avide d'en acquérir, on la fausse, on la brise comme à plaisir, et l'on s'étonne que cette intelligence, que cette cire molle et docile conserve plus tard la marque indélébile de l'absurde. »

convient le mieux, de l'instruction privée, de l'externat ou du pensionnat. Chacun de ces systèmes trouve ses défenseurs et ses détracteurs, également convaincus, ce qui me semble indiquer que tous présentent des avantages et des inconvénients. On reproche à l'instruction privée ou à domicile, d'être donnée peu régulièrement, de rendre les enfants gauches ou guindés et égoïstes, enfin de ne pas exciter leur émulation. Ces inconvénients disparaissent en partie dans les familles nombreuses. Il faut cependant les subir quand on habite la campagne, ou que les écoles sont mal organisées, mal fréquentées, ou situées trop loin. Hors ces cas, l'externat nous semble présenter les avantages de l'émulation et du contact avec d'autres jeunes

personnes ayant à peu près le même âge, et offrant de grandes différences de caractère, ce qui tend à développer l'esprit de sociabilité et de mutuelle tolérance, qualité opposée à l'égoïsme.

Les jeunes filles apprennent aussi à connaître, de cette façon, des personnes qu'elles rencontreront plus tard dans le monde, et dont elles pourront apprécier le caractère, mieux qu'après quelques rencontres fortuites. Ces avantages balancent bien des inconvénients reprochés à l'externat, entre autres celui des mauvaises rencontres que peuvent faire les jeunes filles, pendant le trajet de la maison à l'école. Le système le plus vicieux de tous, à notre avis, est celui du pensionnat, dans lequel la jeune fille est soustraite à l'active vigilance de ses pa-

rents et aux bons exemples qu'elle en recevrait, pour n'être plus soumise qu'à une surveillance répartie sur trop de pensionnaires pour pouvoir être bien efficace, exercée par des personnes peu intéressées et dont l'ascendant est moindre que celui des parents, enfin, où de pernicieux exemples peuvent exercer une influence occulte et difficile à combattre.

Cependant nous ne voulons pas condamner le pensionnat d'une manière trop absolue; il peut avoir son utilité dans les cas où les parents ne se sentent pas capables de bien diriger, eux-mêmes, l'éducation de leurs enfants, ou quand leurs occupations ne leur en laissent pas le loisir, ou bien encore, quand ces enfants ont contracté des défauts ou des vices, que la discipline du pensionnat est

présumée pouvoir mieux corriger que le régime, moins sévère, de la famille (1).

Nous avons exprimé plus haut notre opinion, contraire à la séquestration des jeunes filles de seize à dix-huit ans, dans un couvent ou un pensionnat, sous le prétexte de les préparer à faire leur entrée

(1) Nous serions injuste aussi, si nous ne tenions compte, à certaines directrices de pensionnat, ainsi qu'aux personnes employées à l'enseignement qui s'y donne, des efforts vraiment méritoires qu'elles font, pour exercer, sur leurs élèves, l'influence bienfaisante qu'auraient dû avoir leurs mères, si elles n'en avaient été empêchées par l'ignorance ou l'éloignement. Malheureusement, il faut reconnaître que les directrices de pensionnat dont la conduite est guidée, à la fois, par un sentiment pur et désintéressé de leurs devoirs et par une haute intelligence, ne sont pas encore nombreuses. Toutefois, on peut espérer que, de ce côté-là aussi, de notables perfectionnements ne tarderont pas à s'introduire dans le système d'éducation adopté par les pensionnats; alors nos critiques perdront une partie de leur valeur.

dans le monde. Ridicule prétention, vraiment, de la part de femmes qui, pour la plupart, n'ont jamais vu ce monde, ni dirigé un ménage, ni été mères, de vouloir enseigner à la jeunesse comment elle doit se conduire dans ces diverses circonstances, si importantes qu'elles influent sur le bonheur ou le malheur d'une famille entière! Aussi, de la part des religieuses, ne peut-on expliquer cette prétention que par le désir, bien naturel, qu'elles ont d'augmenter leur nombre en montrant aux jeunes filles, confiées à leurs soins, les douceurs et la béatitude de la vie du cloître, en regard des dangers, des séductions, des déceptions, et peut-être de la perte qui les attendent dans la vie mondaine!

Dans les pensionnats, l'éducation d'une

jeune fille est censée parfaite, quand elle est capable de figurer dans un salon, sans trop de gaucherie, sachant dire son mot dans une conversation, n'importe sur quel sujet, et affectant un dédain superbe pour les classes de la société, inférieures à celle dont elle fait partie. Cette éducation est censée brillante, si la jeune fille sait faire montre de quelque talent sur le piano, ou chante une romance avec grâce. Quant aux qualités qui en feront une bonne épouse et une bonne mère, quant à la force morale qui lui fera supporter les malheurs dont elle pourra être accablée, il n'en est pas plus question que si la vie ne devait être qu'un perpétuel tissu de joies et de plaisirs. Aussi croyons-nous que la meilleure manière de compléter l'éducation de la jeune fille, dont l'instruc-

tion est terminée, serait de lui faire passer un an ou deux dans sa famille, où elle acquerrait les qualités et les talents de la ménagère en aidant sa mère dans les soins qu'exige la bonne tenue de la maison, ainsi que l'éducation des enfants plus jeunes, s'il en reste. Si elle se marie, après ce terme, ne passera-t-elle pas, presque sans transition, aux fonctions qu'impliquera son nouvel état?

Nous comprenons peu cette nécessité, que l'on semble admettre, de faire d'une jeune fille, en quelque sorte, une étrangère pour ses parents et ses connaissances, afin qu'elle produise plus d'effet à son entrée dans le monde.

N'est-ce pas, en réalité, imposer l'admiration par surprise? et est-ce bien là le sentiment le plus désirable que l'on puisse

inspirer aux jeunes gens parmi lesquels on espère trouver un mari? Le choix dont dépend le bonheur futur de deux époux et de leurs enfants, nous semble avoir besoin d'être déterminé avec plus de maturité, que sous l'éphémère impression, laissée dans un bal, un spectacle ou une fête.

Combien de mariages conclus à la hâte, sous l'influence de cette première impression, qui ont été suivis de déception de part et d'autre! Le bonheur de plusieurs existences est-il donc une loterie, dont il faille prendre les billets au hasard, et sans pouvoir choisir?

Nos mœurs semblent cependant trancher la question de cette manière, car si, après les premières entrevues des jeunes gens, le mariage n'est pas bientôt décidé,

les suppositions désobligeantes du public vont grand train et forcent les intéressés à se prononcer hâtivement, pour un oui ou un non.

Franchement, et dût-on nous taxer d'excentricité, nous préférons, à cet état de choses, les mœurs américaines, qui laissent aux jeunes gens infiniment plus de latitude pour se connaître avant de se décider à une union, qui doit être irrévocable. Il est vrai qu'avant de donner à la jeune fille tant de liberté, on lui a formé le caractère de façon qu'elle puisse en supporter la responsabilité (1).

(1) Voir de Tocqueville, *de la Démocratie, en Amérique* t. II, chap. IX, que nous reproduisons ci-après, ainsi que l'extrait d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, dû à M. de Laveleye, également reproduit dans l'appendice.

Nous espérons bien que les mœurs de la vieille Europe se réformeront dans ce sens, aussitôt que les progrès de l'éducation auront donné aux femmes un sentiment plus élevé de leur dignité et une plus grande puissance morale, pour la faire respecter.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons fait aucune mention de l'enseignement religieux; nous ne pouvons cependant laisser passer cette occasion de protester contre l'inqualifiable violence, le *compelle intrare*, exercé à cet égard, envers les enfants, dans tous les pays où domine la religion catholique. A peine savent-ils balbutier quelques mots, qu'on leur apprend à réciter machinalement des prières et des formules du catéchisme orthodoxe, auxquelles ils ne comprennent rien. Entre

dix et douze ans, c'est-à-dire bien avant que la raison soit formée, on se hâte de les mettre à même de faire la première communion, en les habituant à suivre les plus minutieuses pratiques d'une dévotion outrée jusqu'au ridicule. Mais cette impression même, laissée dans la cire molle des jeunes cerveaux, ne paraît pas encore assez profonde et l'on cherche à la rendre ineffaçable, par l'enseignement répété du catéchisme sur tous les tons, accompagné de force exhortations pieuses et d'une rigoureuse surveillance, exercée sur la pratique de tous les devoirs religieux.

C'est bien là le moyen d'obtenir de la dévotion, de la superstition, du fanatisme même, mais non celui de former des convictions religieuses, fortes et sincères, fondées sur un libre choix. C'est, en outre,

un criant abus de l'autorité des prêtres et des parents, que d'inculquer aux enfants des croyances, sans que l'examen leur en soit permis, avant même qu'ils en aient la possibilité. Plus tard, parvenus à l'âge adulte et à la libre jouissance de leur raison, ils ne peuvent plus en faire usage tant elle a été faussée, et même chez les esprits les plus vigoureusement trempés, on voit d'étranges superstitions survivre à l'énergique répudiation de toute idée religieuse. Est-ce là de la liberté? L'un des maux les plus graves qui résultent de tout cela, c'est que les principes de morale, n'ayant d'autre sanction que la crainte de déplaire à Dieu, l'espoir du ciel et de ses récompenses ou la terreur de l'enfer, avec ses supplices éternels, celui qui répudie ces croyances, sans rien y substituer,

perd en même temps tout criterium du bon et du juste, tout moyen de distinction entre ce qui est honnête ou licite et ce qui ne l'est pas. Impiété et immoralité ou même disposition au crime, sont donc synonymes aux yeux des partisans d'une religion imposée, et l'abandon des croyances religieuses devient, pour eux, l'équivalent d'un danger social.

Cette allégation est cependant démentie par les faits, car, non-seulement on rencontre d'honnêtes gens en dehors du catholicisme, mais même parmi ceux qui ne professent aucune religion et qui, ne puisant le sentiment du juste et du bien que dans leur propre conscience, n'en accomplissent leurs devoirs qu'avec plus de fermeté.

Le motif, ou plutôt le prétexte qui porte

les catholiques à inculquer leur religion de cette manière, c'est que, ayant été révélée par Dieu lui-même, elle est la vérité pure, et que tout ce qui s'en écarte, n'étant qu'erreur, il faut se garder de le laisser pénétrer dans l'esprit de l'enfance.

Ce qui leur est moins facile à expliquer, c'est comment cette révélation a été interprétée de tant de manières différentes, par les nombreuses sectes entre lesquelles se divise le christianisme, et absolument niée ou contredite par les autres religions, dont les sectateurs ne sont pas moins nombreux.

Le grand, l'immense danger de ce mode d'enseignement religieux que nous blâmons, c'est qu'il tend infailliblement à placer la société, non-seulement sous le pouvoir spirituel des ministres de la reli-

gion catholique, mais aussi sous leur domination temporelle, exclusive de tout progrès. Ce progrès, étant indissolublement lié à la liberté et au bien-être de la société, il importe donc que l'éducation religieuse, telle qu'elle est actuellement donnée, soit modifiée de manière à ne commencer qu'à l'époque où la jeunesse, faisant acte de raison, est disposée, d'elle-même, à chercher ce qui peut l'éclairer en matière de croyances religieuses. Que l'on mette alors sous ses yeux, de la manière la plus simple et la plus claire qu'il soit possible, un exposé impartial des principes sur lesquels sont fondées les principales religions, et que chacun soit appelé à choisir librement, parmi ces divers systèmes, celui qui lui convient le mieux.

Malgré sa longue existence et sa constante tendance à l'unité, le catholicisme n'a guère encore qu'une assez faible portion de l'humanité sous son immuable doctrine; si une religion est destinée à devenir universelle, ce dont nous doutons fort, chaque individu la concevant à sa manière, ce sera celle qui surgira, après une solennelle et libre discussion, de l'assentiment unanime de tous.

Nous admettons encore que des catholiques sincères, acceptant les principes de cette religion jusque dans leurs conséquences les plus extrêmes, fassent donner à leurs enfants, soit à l'école, soit ailleurs, l'instruction qui vient d'être décrite; mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que, sous prétexte que c'est la religion

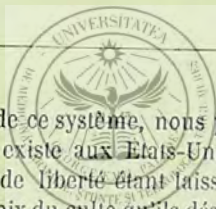
de la grande majorité, on l'impose à des enfants dont les parents ne sont pas catholiques, ou ne professent cette religion que d'une manière irrationnelle, c'est-à-dire sans admettre toutes les conséquences qui découlent de son principe et qu'une récente encyclique est venue rappeler aux fidèles. Encore une fois, afin d'éviter cette grave atteinte, portée à la liberté de conscience, nous voudrions, à l'exemple de ce qui se pratique en Hollande et aux États-Unis d'Amérique, que tout enseignement religieux fût exclu des écoles laïques, pour n'être donné que dans les églises ou dans le sein même des familles. Jusqu'ici, nous ne connaissons qu'une seule école publique, le cours d'éducation pour les jeunes filles, fondé et dirigé par M^{lle} Gatti de Gamond à Bruxelles, où la

liberté de conscience soit respectée de la manière la plus absolue; nous formons les vœux les plus ardents pour que cet excellent exemple trouve des imitateurs; les bons effets ne tarderaient pas à s'en faire sentir.

En résumé, dans l'éducation de la jeune fille, les parents, la mère surtout, doivent accomplir la tâche principale, celle qui concerne le développement physique et moral; la part de l'institutrice, celle de former l'intelligence, est grande encore, quoique son œuvre soit déjà ébauchée, et que les parents lui viennent en aide dans son accomplissement; enfin, l'influence du prêtre, qui doit être librement acceptée, se bornera à l'enseignement des principes de la religion que la jeune fille aura choisie, à l'époque où elle a

acquis le discernement nécessaire pour cela (1).

Son mariage ne sera pas abandonné aux entraînements d'une passion irréfléchie, non plus qu'à de simples calculs d'intérêt matériel, combinés par les parents, mais



(1) A l'appui de ce système, nous pouvons encore invoquer ce qui existe aux États-Unis d'Amérique, où, la plus grande liberté étant laissée aux jeunes gens, dans le choix du culte qu'ils désirent professer, il n'est pas rare de voir chaque membre d'une même famille, appartenir à une secte différente des nombreuses communautés entre lesquelles se divisent la religion chrétienne. Malgré les fréquentes discussions auxquelles ces divergences d'opinions et de croyances donnent lieu, il n'est point d'exemple qu'il en soit résulté de désunion dans ces familles.

Et quoique l'enseignement de la religion y soit expressément banni de l'école, de même qu'en Hollande, l'instruction religieuse n'en est pas moins poussée très-loin, dans ces deux pays, même parmi les classes les plus infimes de la société. (Voir encore l'appendice.)

conclu avec toute la prudence et la maturité de jugement, qu'exige un acte d'une telle importance.





CHAPITRE VI

CONSÉQUENCES PROBABLES D'UNE MEILLEURE ÉDUCATION DE LA FEMME DU MONDE.



Il est permis de prévoir que le perfectionnement de l'éducation de la femme, tel que nous venons de l'indiquer, sera le prélude d'une véritable rénovation sociale. Toutefois, celle-ci ne sera ni brusque, ni soudaine, ni signalée par aucune de ces perturbations, souvent si désastreuses, qui accompagnent, d'ordinaire, les meilleures réformes opérées dans l'organisation ou le mode d'existence des sociétés.

C'est que, d'abord la réforme complète de l'éducation féminine sera très-lente à s'opérer, à cause de la routine séculaire qu'il faudra répudier, des nombreux préjugés qu'il y aura à combattre, de l'inertie à vaincre et, finalement, parce que l'éducation des hommes elle-même devra éprouver des modifications assez profondes, afin que l'harmonie s'établisse entre les fonctions des deux sexes, tant dans la famille que dans la société.

Ensuite, l'éducation de la jeune fille devant avoir pour base essentielle et pour constante direction les soins d'une mère éclairée, il faudra plus d'une génération encore avant que celle-ci soit convenablement initiée à cette importante et délicate mission.

Essayons, maintenant, de nous rendre

compte, aussi exactement que possible, de l'influence, exercée par une meilleure éducation de la femme, sur le bien-être de la famille et de la société. Au point de vue purement matériel, d'abord, remarquons combien les paisibles jouissances de la vie intime seront augmentées par cette éducation, qui aura pour effet d'établir une plus complète harmonie de sentiments, de goûts et d'intérêts entre les deux époux, et des liens plus forts entre tous les membres de la famille. De là, des désirs plus simples et moins dispendieux à satisfaire, qu'alors que le mari et la femme, cherchant chacun les distractions ou les plaisirs au dehors, laissent l'abandon et le désordre envahir le ménage. L'union intime des époux est donc une véritable source d'aisance et de sécu-

rité pour l'avenir; le jeu, les spéculations aléatoires, où il y a toujours, en somme, plus de perte que de gain, les moyens peu avouables de masquer ou de combler le déficit, ne viendront plus alors exposer les familles à de terribles chances de misère et de honte.

L'industrie et le commerce des objets de luxe, dans les grandes villes, auront peut-être bien à souffrir de cet état de choses; mais combien la production et la vente des objets d'une utilité plus réelle, auront, en revanche, à y gagner, et combien aussi la sécurité des transactions à crédit n'en sera-t-elle pas accrue? En somme, il y aura donc gain pour la richesse générale et, ce qui vaut mieux encore, progrès dans la moralité publique et privée. Les filles que des circonstances

malheureuses voueront au célibat (ce qui arrivera, sans doute, plus rarement qu'aujourd'hui) s'en consoleront en étendant à une plus large portion de l'humanité l'affection qu'elles eussent désiré concentrer sur leur seule famille, et elles trouveront à faire ainsi, de leurs facultés morales et intellectuelles, mieux développées, un emploi plus agréable pour elles, en même temps que plus utile à tous, qu'en se livrant, comme il leur arrive trop souvent, aux stériles pratiques d'une dévotion outrée.

Sous le rapport intellectuel, nous avons déjà fait remarquer, dans le cours de ce livre, combien l'intelligence de la mère influe favorablement sur celle de ses enfants. Ceux-ci étant doués de l'instinct d'imitation, leurs facultés se développent

de bonne heure et presque sans effort, lorsqu'elles n'ont qu'à suivre un bon modèle, et cette facilité, une fois acquise, se maintient jusque dans les études les plus compliquées.

L'intelligence du mari, aussi, est stimulée, surexcitée, en quelque sorte, par celle de la femme, et réciproquement. Que de lumières jaillissent, parfois, de leurs conversations intimes, et combien d'heureuses inspirations ont été ainsi suggérées au littérateur, au poète, à l'artiste!

L'influence morale de la femme éclairée, sur son jeune enfant, est bien plus forte encore que son ascendant intellectuel. Nous croyons peu aux dispositions innées, ou, du moins, nous pensons qu'il n'en est guère qui résistent à la sollicitude précoce et incessante d'une mère, ou qui ne

puissent en être profondément modifiées. C'est donc de la première éducation morale qu'elle donne à ses enfants, nous ne cesserons de le répéter, que dépend tout leur avenir et, en attendant qu'ils quittent la maison, le bonheur et la quiétude qui y règnent.

L'influence morale de la femme s'étend aussi sur le mari et l'étreint souvent avec bien plus de force qu'on ne le pense; car cette force se retrempe sans cesse dans la douceur, la patience et la prévoyance, ces attributs essentiels de la femme, qui finissent par triompher des caractères les plus énergiques; si cette influence, bonne ou mauvaise, de la femme sur son mari, n'est pas toujours sensible dans un acte déterminé de ce dernier, elle se manifeste, presque infailliblement, dans l'en-

semble de ses actes, ou dans sa conduite générale.

De même que l'on a vu des maris devenir soupçonneux, avares ou bigots, de confiants, généreux ou incrédules qu'ils étaient, ou bien contracter d'autres défauts, sous l'incessante obsession de leur femme; de même, lorsque celle-ci joint l'intelligence au développement des facultés morales, elle devient la conscience vivante, vigilante et active de son époux, lorsque la conscience intime de celui-ci s'éteint, sommeille ou s'énerve; et que de nobles vertus, de mâles pensées, d'actes de courage, de générosité ou d'abnégation ont été inspirés par des femmes, combien de pensées ou d'intentions basses, vulgaires ou coupables, ont été réfrénées par la crainte de subir l'inexorable et incor-

ruptible jugement de la conscience féminine!

Le courage civil, le respect profond de sa propre dignité, si rares encore à notre époque, tiendraient plus de place dans la société et contribueraient davantage à son progrès ou à sa liberté, si cette seconde conscience, que nous venons de mentionner, était toujours forte et éclairée, comme une bonne éducation pourrait la rendre.

Travailler à l'émancipation morale et intellectuelle de la femme, tel est donc le moyen le plus efficace de contribuer au progrès.

Ce n'est pas dans la famille seulement que se fera sentir la bienfaisante influence de la femme régénérée, mais sur la société entière, dont les mœurs, en ce qui concerne les égards et la politesse, dus au

sexe le plus faible, ont encore bien des progrès à faire. Aux États-Unis d'Amérique, par exemple, les compagnies de chemins de fer ne sont pas obligées de réserver, dans les convois, des compartiments spéciaux, où les dames soient à l'abri de l'incommodité, causée par la fumée des cigares, auxquels des voyageurs peu galants ne veulent pas renoncer en leur présence, ou bien encore, où elles soient délivrées des obsessions bien plus incommodes des hommes mal élevés, qui manifestent leur attention pour les dames, d'une façon peu convenable.

En d'autres termes, par une éducation plus forte, les femmes sauront inspirer, d'elles-mêmes, ce respect et cette déférence dont le manque actuel est si blessant pour elles, et porte atteinte à leur liberté ou

qu'elles ne peuvent obtenir que par la contrainte : triste et humiliant témoignage de la grossièreté de nos mœurs.

Lorsque l'esprit des femmes sera plus et mieux cultivé, et reprendra sur celui des hommes le légitime empire que doit lui assurer sa délicatesse, alors on ne verra plus les salons des dames être désertés pour le club, le café ou la tabagie ; le désir de mériter le suffrage des femmes d'esprit et de cœur, inspirera à la jeunesse des sentiments plus chevaleresques, et, si ceux-ci ne se traduisent plus en prouesses et en faits d'armes, qui ont cessé d'être de notre époque, ils se manifesteront par d'autres œuvres de mérite, utiles ou agréables, solides ou gracieuses.

C'est à tort, selon nous, que l'on attribue à l'influence personnelle de Louis XIV

l'éclat dont brillèrent la littérature et les beaux-arts sous son règne ; les flatteries et les adulations qu'exigeait son insatiable vanité, n'enfantèrent jamais que des œuvres ridicules, qui ne provoquent plus aujourd'hui qu'un haussement d'épaules de mépris ou un sourire de pitié. Ce que fit de grand et de durable à cette époque la galanterie délicate, la politesse exquise qui la caractérisa, était dû à l'influence exercée par les femmes d'élite réunies à la cour de celui que l'on appelait, fort improprement, le grand roi.

Qu'un meilleur système d'éducation donne, à la plupart des femmes du monde, les mœurs sévères, quoique douces, l'esprit et les grâces que possédaient les grandes dames de cette époque, et nous verrons reflourir les sciences, les lettres et

les arts, comme au siècle de Louis XIV, moins la basse flatterie et les adulations courtoisanesques envers un dépositaire du pouvoir despotique. Mais cette ère, au lieu d'être suivie d'une régence et du règne d'un Louis XV, sera durable et toujours progressive, sans que ni les mœurs, ni l'intelligence, soient désormais exposées à des retours périodiques de corruption ou de faiblesse.

Ce ne sera pas, finalement, un des moindres résultats d'une meilleure éducation de la femme, que celui de la soustraire à l'influence exercée, sur elle, par le prêtre catholique au confessionnal. Bien que, pour nous, il n'y ait point de guide meilleur et plus sûr de la conduite d'une personne, que sa propre conscience et que rien ne fortifie davantage les facultés morales que

l'habitude de se laisser diriger, par celle-ci, dans la voie du bien, nous ne blâmerions pas la femme, sincèrement catholique, qui consulterait son confesseur à l'occasion, si nous ne savions combien le clergé de cette religion est disposé à faire abus de la confiance que les femmes lui témoignent, pour s'immiscer dans toute autre chose que Dieu et la conscience, et pour exercer l'influence la plus fâcheuse sur la conduite de la femme, à l'égard de son mari. Il en résulte qu'il y a deux autorités dans le ménage, dont la plus forte n'est pas celle de l'époux, s'il veut, avant tout, que la paix et l'union règnent chez lui.

Or, cette autorité suprême étant l'ennemie déclarée de tout progrès, elle est l'unique cause de la marche si lente de

ce dernier, tous les efforts de ses partisans venant se heurter contre l'inflexible *non possumus* que le prêtre lui oppose, par la bouche de son docile instrument: la femme. Le jour où celle-ci cessera d'être élevée et instruite au couvent, le jour où elle aura reconquis la liberté de la pensée, cessera, dans les pays catholiques, la domination du prêtre, et sur les affaires du ménage, et sur celles de la nation, ce qui ne sera pas un des moindres bienfaits de l'éducation perfectionnée de la femme.

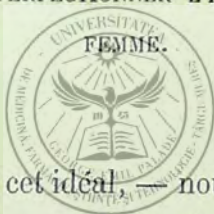
En résumé donc, et pour conclure, cette bonne éducation de la femme contribuerait, plus puissamment que tout autre moyen, au bien-être de la famille, au progrès de l'humanité et elle rendrait aisées bien des réformes, ou la suppres-

sion de beaucoup d'abus et d'iniquités, contre lesquels tant d'hommes éclairés et de bonne volonté, s'épuisent aujourd'hui en vains efforts.



CHAPITRE VII

MOYENS DE PERFECTIONNER L'ÉDUCATION DE LA



Pour que cet idéal, — nous allions dire cette utopie, — se réalise, il ne faut qu'une chose : c'est de se mettre à l'œuvre, résolûment, et sans tarder. Résolûment, car la réforme de l'éducation des jeunes filles de toutes les conditions, n'étant pas chose aisée, on doit s'attendre à avoir des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter et surtout des préjugés à terrasser ; enfin

de la persévérance à déployer, car on ne fonde rien de parfait du premier coup, et tout est manqué si l'on perd courage au moindre échec. Sans tarder, parce que l'œuvre, devant comprendre plus d'une génération, sera de longue durée; que les fondateurs avant de céder la place à d'autres, désireront apercevoir les premiers résultats de leurs efforts, et enfin, qu'il importe, pour le bien-être de l'humanité, que le progrès marche aussi rapidement que possible.

Que faut-il faire pour cela? Convient-il de laisser l'enseignement de la femme de toutes les conditions entre les mains de congrégations religieuses, qui en ont eu le monopole, presque exclusif, pendant plusieurs siècles, en les invitant seulement à mettre leurs principes et leurs

méthodes un peu plus au courant des exigences de la société moderne ?

Non ! Sans trop médire de ces congrégations et en leur supposant les meilleures intentions du monde, nous croyons leur institution et les idées qui leur servent de base, incompatibles avec le progrès, en matière d'éducation comme en toute chose. Que si, cependant, la concurrence des institutions libres exerce, même sur ces congrégations immuables, leur salutaire et progressive influence, en les contraignant à perfectionner leurs procédés d'enseignement, nous sommes trop partisan de la liberté en tout et pour tous, pour désirer que la moindre entrave soit opposée à la volonté des parents qui, se refusant à écouter les conseils de l'expérience, continueraient de considérer le

couvent comme l'institution la plus propre à donner une bonne éducation à leurs filles.

Puisque vous repoussez l'enseignement des filles par les congrégations religieuses, nous dira-t-on, vous convient-il, au moins, qu'il soit organisé par l'État ou par la commune ? Pas davantage, répondons-nous; d'abord, parce que, même sous le régime de liberté de l'enseignement proclamé par notre Constitution, l'instruction donnée par l'État constitue un monopole de fait, contre lequel les congrégations religieuses seules pourraient lutter, si elles étaient intéressées au progrès, et que nous considérons le monopole comme aussi nuisible à ce progrès, qu'à celui du commerce ou de l'industrie.

En France, où l'État est investi de ce monopole de la manière la plus absolue, au moins en ce qui concerne l'enseignement pour le sexe masculin, il a produit de déplorables résultats. On peut s'en convaincre, en lisant l'*École* de M. Jules Simon, quoique cet auteur, qui admet en partie l'utilité de ce monopole, soit loin d'en avoir signalé tous les inconvénients. En Belgique, où il est un peu mitigé, et soumis à des règles moins uniformes que chez nos voisins, ces inconvénients, pour être moindres, ne laissent pas d'exister et nous ne voudrions pas qu'il fût étendu aux établissements d'instruction pour le sexe féminin.

Dans tout enseignement donné par l'État, par les communes, ou sous leur patronage plus ou moins direct, l'expérience

démontre qu'il y a une tendance constante à l'uniformité, dont l'Université de France offre le type le plus parfait. Or cette uniformité, si elle n'est pas l'équivalent de l'immobilité, en approche du moins de beaucoup, tellement elle met d'entraves au perfectionnement des méthodes d'enseignement. Sous un régime de liberté, au contraire, la variété de ces méthodes permet la comparaison de leurs effets et amène naturellement à l'adoption des meilleures, sans qu'il soit nécessaire que l'expérience en ait été faite sur une grande échelle et au prix d'énormes dépenses, en temps et en argent, sans compter la perte causée aux élèves dont l'intelligence a été mal ou incomplètement développée.

L'enseignement de l'État ou de la com-

mune, privé du salutaire aiguillon de la concurrence, est donc moins progressif que l'enseignement libre, c'est pourquoi nous accordons la préférence à ce dernier; non au point de vouloir que l'autorité s'abstienne immédiatement et partout de diriger, de patronner ou de subventionner les établissements d'instruction pour le sexe masculin, qu'elle tient sous sa tutelle, ce qui offrirait de graves inconvénients dans un moment où l'opinion publique n'est pas encore préparée à cette liberté de fait; mais au moins désirons-nous que l'administration publique ou communale, s'abstienne d'intervenir dans l'enseignement du sexe féminin, puisqu'elle n'en a pas encore pris l'initiative, ou que celle-ci se borne, au moins, à peu de chose.

Nous prévoyons encore ici cette objec-

tion : l'abandon de l'enseignement des filles par l'État ou par les communes, n'équivaut-il pas à ce que vous tenez tant à éviter, le monopole par les corporations religieuses ?

Cette crainte eût, peut-être, été fondée il y a quelques années, mais aujourd'hui l'esprit public nous semble favorablement disposé pour la fondation d'établissements privés d'enseignement, à l'usage des jeunes filles appartenant aux classes aisées et moyennes. Que la loi accorde aux sociétés à responsabilité limitée, l'autorisation de se constituer, et nous espérons que ce progrès se réalisera prochainement, et que bientôt il se fondera des sociétés particulières, pour l'enseignement des jeunes filles de ces diverses classes. Or, la première condition de réussite pour ces sociétés, c'est

qu'elles offrent, d'abord, aux filles de parents riches ou aisés, un enseignement très-supérieur en qualité à celui qu'elles peuvent recevoir dans les couvents, ou dans les pensionnats ordinaires.

Le prix de cette instruction, fût-il même assez élevé à l'origine, il n'est pas douteux que beaucoup de parents retireraient leurs filles des établissements actuels, pour les faire jouir de cet avantage. La réussite d'une première tentative en susciterait d'autres, dont la concurrence amènerait ce résultat, qu'elle produit partout, d'abaisser le prix de l'instruction et d'en améliorer en même temps la qualité, de manière à rendre ses bienfaits accessibles au grand nombre.

On objectera, peut-être, qu'en matière de prix, l'enseignement laïque, qui doit

forcément couvrir ses frais pour se perpétuer, ne peut soutenir la concurrence des corporations religieuses, qui tirent une partie de leurs ressources d'ailleurs que de l'enseignement.

Cette objection tombe cependant, devant ce fait, qui sera bien apprécié des parents, que l'enseignement des écoles perfectionnées exige moins de temps pour être complet et qu'il donne des résultats très-supérieurs à ceux que l'on obtient des anciennes méthodes.

Nous avons donc la ferme conviction, qu'en peu d'années, les nouvelles écoles lutteront non-seulement avec supériorité contre les anciennes, au grand avantage du progrès de l'enseignement, mais que les actionnaires des sociétés qui s'organiseront pour créer ces établissements, réaliseront

des bénéfiques au moins aussi élevés que dans toute autre entreprise.

Dès lors, l'existence de l'enseignement libre sera assurée, et, de même encore que le commerce et l'industrie, il trouvera dans la concurrence la condition normale de son progrès. Mais ce progrès, dira-t-on, se réalisera bien au point de vue matériel; toutefois, quelle garantie a-t-on, en l'absence de tout contrôle de l'État ou de la commune, qu'il en sera de même sous le rapport intellectuel et moral? Rien de plus simple; il suffit, pour cela, de confier ce contrôle aux personnes les plus directement intéressées à son existence : aux parents eux-mêmes. Ceux-ci ne peuvent-ils exiger, en effet, que l'école où s'instruisent leurs enfants, soit constamment accessible à leurs investigations? Ne

peuvent-ils aussi, choisir entre eux, des inspecteurs, chargés de visiter l'école périodiquement et de faire, chaque année ou plus souvent, un rapport aux intéressés sur sa situation? On trouverait encore en Amérique le modèle d'usages et d'institutions analogues.

Il nous semble, d'ailleurs, que dans une société éclairée, vivant sous un régime de liberté et de publicité, la seule concurrence suffirait à assurer leur constant perfectionnement tant sous le rapport moral et intellectuel, que sous celui des avantages et des bénéfices matériels.

En ce qui concerne l'enseignement professionnel des filles de la classe ouvrière, l'état de notre civilisation n'est pas encore assez avancé, pour qu'une société, qui fonderait des établissements dans ce des-

sein, trouvât ses conditions d'existence en elle-même, ou, en d'autres termes, pour qu'elle couvrît ses frais. En effet, les classes laborieuses ne possèdent pas encore les deux choses nécessaires pour constituer la demande effective de l'enseignement professionnel des filles : le sentiment du besoin qu'elle a de ce genre d'instruction, et les moyens de la payer ce qu'elle vaut. En attendant que la classe ouvrière ait acquis ces deux choses par elle-même, c'est la charité qui doit les lui procurer, non sous la forme toujours avilissante de l'aumône, mais en organisant, par les dons et les efforts volontaires des classes aisées, des écoles professionnelles où les jeunes filles les plus intelligentes puissent recevoir, moyennant une très-faible rétribution d'abord, l'instruction théorique et

pratique nécessaire pour en faire de bonnes ouvrières et de dignes mères de famille. Cette mission de la charité cessera, le jour où ces mères comprendront assez l'utilité de l'instruction pour leurs enfants, et réaliseront, dans leur ménage, des économies suffisantes pour la payer ce qu'elle coûte à donner. Ce jour, la charité aura rempli le devoir que lui impose M. Léonce de Lavergne « de se rendre inutile » et les sociétés à responsabilité limitée pourront prendre sa place dans des écoles pour l'enseignement professionnel des filles, qui désormais paieront leurs frais d'apprentissage.

Nous espérons d'autant plus ardemment voir luire ce jour heureux, qu'il convaincra les plus incrédules, de la possibilité et de l'opportunité d'organiser, selon le

même système, l'enseignement pour les jeunes gens du sexe masculin, appartenant à toutes les classes de la société, c'est-à-dire sans l'intervention de l'État, de la province ni de la commune, et sans qu'il soit besoin de le rendre obligatoire.

L'avènement de la réforme si désirable, que nous venons d'esquisser, peut être hâté, par un système d'instruction donnée aux parents de la jeune génération, dont il s'agit de perfectionner l'éducation. Ce mode d'action consisterait en conférences et en meetings, dans lesquels les orateurs s'efforceraient de faire comprendre l'utilité, ou même la nécessité de cette réforme, sous les divers points de vue où elle se présente. En même temps on pourrait agir, sur la population ouvrière, par des moyens semblables, auxquels on joindrait

des cours du soir et du dimanche, des soirées populaires, la distribution de brochures, de journaux hebdomadaires à très-bas prix, etc., toujours en vue de faire apprécier, par les classes laborieuses, les avantages de l'enseignement professionnel.



APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE.



Nous avons jugé convenable d'ajouter à cette étude sous forme d'appendice, quelques extraits d'auteurs, propres à confirmer les idées que nous avons émises :

ÉDUCATION DES JEUNES FILLES AUX ÉTATS-UNIS.

Il n'y a jamais eu de sociétés libres sans mœurs, et, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de cet ouvrage, c'est la

femme qui fait les mœurs. Tout ce qui influe sur la condition des femmes, sur leurs habitudes et leurs opinions, a donc un grand intérêt politique à mes yeux.

Chez presque toutes les nations protestantes, les jeunes filles sont infiniment plus maîtresses de leurs actions que chez les peuples catholiques.

Cette indépendance est encore plus grande dans les pays protestants qui, ainsi que l'Angleterre, ont conservé ou acquis le droit de se gouverner eux-mêmes. La liberté pénètre alors dans la famille par les habitudes politiques et par les croyances religieuses.

Aux États-Unis, les doctrines du protestantisme viennent se combiner avec une Constitution très-libre et un État social très-démocratique; et nulle part la jeune

filles n'est plus promptement ni plus complètement livrée à elle-même.

Longtemps avant que la jeune Américaine ait atteint l'âge nubile, on commence à l'affranchir peu à peu de la tutelle maternelle; elle n'est point encore entièrement sortie de l'enfance que déjà elle parle par elle-même, parle librement, et agit seule; devant elle est exposé sans cesse le grand tableau du monde; loin de chercher à lui en dérober la vue, on le découvre chaque jour de plus en plus à ses regards, et on lui apprend à le considérer d'un œil ferme et tranquille. Ainsi, les vices et les périls que la société présente ne tardent pas à lui être révélés; elle les voit clairement, les juge sans illusion et les affronte sans crainte; car elle est pleine de confiance dans ses forces,

et sa confiance semble partagée par tous ceux qui l'environnent.

Il ne faut donc presque jamais s'attendre à rencontrer chez la jeune fille d'Amérique cette candeur virginale au milieu des naissants désirs, non plus que ces grâces naïves et ingénues qui accompagnent d'ordinaire, chez l'Européenne, le passage de l'enfance à la jeunesse. Il est rare que l'Américaine, quel que soit son âge, montre une timidité et une ignorance puériles. Comme la jeune fille d'Europe, elle veut plaire; mais elle sait précisément à quel prix. Si elle ne se livre pas au mal, du moins elle le connaît; elle a des mœurs pures plutôt qu'un esprit chaste.

J'ai souvent été surpris et presque effrayé en voyant la dextérité singulière

et l'heureuse audace avec lesquelles ces jeunes filles d'Amérique savaient conduire leurs pensées et leurs paroles, au milieu des écueils d'une conversation enjouée; un philosophe aurait bronché cent fois sur l'étroit chemin qu'elles parcouraient sans accidents et sans peines.

Il est facile, en effet, de reconnaître que, au milieu même de l'indépendance de sa première jeunesse, l'Américaine ne cesse jamais entièrement d'être maîtresse d'elle-même; elle jouit de tous les plaisirs permis sans s'abandonner à aucun d'eux, et sa raison ne lâche point les rênes, quoiqu'elle semble souvent les laisser flotter.

En France, où nous mêlons encore d'une si étrange manière, dans nos opinions et dans nos goûts, des débris de

tous les âges, il nous arrive souvent de donner aux femmes une éducation timide, retirée et presque claustrale, comme au temps de l'aristocratie, et nous les abandonnons ensuite tout-à-coup, sans guide et sans secours, au milieu des désordres inséparables d'une société démocratique.

Les Américains sont mieux d'accord avec eux-mêmes.

Ils ont vu que, au sein d'une démocratie, l'indépendance individuelle ne pouvait manquer d'être très-grande, la jeunesse hâtive, les goûts mal contenus, la coutume changeante, l'opinion publique souvent incertaine ou impuissante, l'autorité paternelle faible et le pouvoir marital contesté. — Dans cet état de choses, ils ont jugé qu'il y avait peu de chances de pouvoir comprimer chez la femme les

passions les plus tyranniques du cœur humain, et qu'il était plus sûr de lui enseigner l'art de les combattre elle-même. Comme ils ne pouvaient empêcher que sa vertu ne fût souvent en péril, ils ont voulu qu'elle sût la défendre, et ils ont plus compté sur le libre effort de sa volonté, que sur des barrières ébranlées ou détruites. Au lieu de la tenir dans la défiance d'elle-même, ils cherchent donc sans cesse à accroître sa confiance en ses propres forces. N'ayant ni la possibilité ni le désir de maintenir la jeune fille dans une complète ignorance, ils se sont hâtés de lui donner une connaissance précoce de toutes choses. Loin de lui cacher les corruptions du monde, ils ont voulu qu'elle les vît dès l'abord et qu'elle s'exercât d'elle-même à les fuir, et ils ont mieux

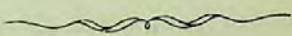
aimé garantir son honnêteté que de trop respecter son innocence.

Quoique les Américains soient un peuple très-religieux, ils ne s'en sont pas rattachés à la religion seule pour défendre la vertu de la femme; ils ont cherché à armer sa raison. En ceci, comme en beaucoup d'autres circonstances, ils ont suivi la même méthode. Ils ont d'abord fait d'incroyables efforts pour obtenir que l'indépendance individuelle se réglât d'elle-même, et ce n'est qu'arrivés aux dernières limites de la force humaine, qu'ils ont enfin appelé la religion à leur secours.

Je sais qu'une pareille éducation n'est pas sans danger; je n'ignore pas non plus qu'elle tend à développer le jugement aux dépens de l'imagination, et à faire des

femmes honnêtes et froides plutôt que des épouses tendres et d'aimables compagnes de l'homme. Si la société en est plus tranquille et mieux réglée, la vie privée en a souvent moins de charmes. Mais ce sont là des maux secondaires, qu'un intérêt plus grand doit faire braver. Parvenus au point où nous sommes, il ne nous est plus permis de faire un choix, il faut une éducation démocratique pour garantir la femme des périls dont les institutions et les mœurs de la démocratie l'environnent (1).

(1) DE TOCQUEVILLE, *de la Démocratie aux États-Unis*, tome IV chapitre IX. *De l'éducation des jeunes filles*.



DU ROLE SOCIAL DE LA FEMME, DANS
LE PASSÉ ET DANS LE PRÉSENT,

PAR BASTIAT.

Le lecteur nous saura gré, croyons-nous, de remettre sous ses yeux quelques belles pages de cette introduction à l'ouvrage intitulé : *Cobden et la Ligue*, introduction qui a valu à son auteur le titre de membre correspondant de l'académie française, pour la beauté et la pureté du style et dont les idées ne brillent pas moins par leur justesse et leur élévation.

«Puisque M. Kohl a parlé de la participation des dames anglaises à l'œuvre de la Ligue, j'espère qu'on ne trouvera pas déplacées quelques réflexions à ce sujet. Je ne doute pas que le lecteur ne soit

surpris, et peut-être scandalisé, de voir la femme intervenir dans ces orageux débats. Il semble que la femme perde de sa grâce en se risquant dans cette mêlée scientifique, toute hérissée des mots barbares Tarifs, Salaires, Profits, Monopoles. Qu'y a-t-il de commun entre des dissertations arides et cet être éthéré, cet ange des affections douces, cette nature poétique et dévouée, dont la seule destinée est d'aimer et de plaire, de compatir et de consoler?

Mais si la femme s'effraie à l'aspect du lourd syllogisme et de la froide statistique, elle est douée d'une sagacité merveilleuse, d'une promptitude, d'une sûreté d'appréciation qui lui font saisir le côté par où une entreprise sérieuse sympathise avec le penchant de son cœur. Elle a compris que l'effort de la Ligue est une cause de

justice et de réparation envers les classes souffrantes; elle a compris que l'aumône n'est pas la seule forme de la charité. Nous sommes toujours prêtes à secourir l'infortune, disent-elles, mais ce n'est pas une raison pour que la loi fasse des infortunés. Nous voulons nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui ont froid; mais nous applaudissons à des efforts qui ont pour objet de renverser les barrières qui s'interposent entre le vêtement et la nudité, entre la subsistance et l'inanition.

Et d'ailleurs, le rôle que les dames anglaises ont su prendre dans l'œuvre de la Ligue n'est-il pas en parfaite harmonie avec la mission de la femme dans la société? — Ce sont des fêtes, des soirées données aux *free-traders*; — de l'éclat, de la chaleur, de la vie, communiqués par leur

présence à ces grandes joutes oratoires où se dispute le sort des masses ; — une coupe magnifique offerte au plus éloquent orateur ou au plus infatigable défenseur de la liberté.

Un philosophe a dit : « Un peuple n'a qu'une chose à faire pour développer dans son sein toutes les vertus, toutes les énergies utiles. C'est tout simplement d'honorer ce qui est honorable et de mépriser ce qui est méprisable. » Et quel est le dispensateur naturel de la honte et de la gloire ? C'est la femme ; la femme, douée d'un tact si sûr pour discerner la moralité du but, la pureté des motifs, la convenance des formes ; la femme qui, simple spectatrice de nos luttes sociales, est toujours dans des conditions d'impartialité trop souvent étrangères à notre sexe ; la femme, dont

un sordide intérêt, un froid calcul ne glace jamais la sympathie pour ce qui est noble et beau; la femme, enfin, qui défend par une larme et qui commande par un sourire.

Jadis, les dames couronnaient le vainqueur du tournoi. La bravoure, l'adresse, la clémence se popularisaient au bruit enivrant de leurs applaudissements. Dans ces temps de troubles et de violences, où la force brutale s'appesantissait sur les faibles et les petits, ce qu'il était bon d'encourager, c'était la générosité dans le courage et la loyauté du chevalier, unie aux rudes habitudes du soldat.

Eh quoi! parce que les temps sont changés; parce que les siècles ont marché; parce que la force musculaire a fait place à l'énergie morale; parce que l'injustice et

l'oppression empruntent d'autres formes, et que la lutte s'est transportée du champ de bataille sur le terrain des idées, la mission de la femme sera terminée? Elle sera pour toujours reléguée en dehors du mouvement social? Il lui sera interdit d'exercer sur des mœurs nouvelles sa bienfaisante influence, et de faire éclore, sous son regard, les vertus d'un ordre plus relevé que réclame la civilisation moderne?

Non, il ne peut en être ainsi. Il n'est pas de degré dans le mouvement ascensionnel de l'humanité, où l'empire de la femme s'arrête à jamais. La civilisation se transforme et s'élève; cet empire doit se transformer et s'élever avec elle, et non s'anéantir; ce serait un vide inexplicable dans l'harmonie sociale et dans l'ordre providentiel des choses. De nos jours, il

appartient aux femmes de décerner aux vertus morales, à la puissance intellectuelle, au courage civil, à la probité politique, à la philanthropie éclairée, ces prix inestimables, ces irrésistibles encouragements qu'elles réservaient autrefois à la seule bravoure de l'homme d'armes. Qu'un autre cherche un côté ridicule à cette intervention de la femme dans la nouvelle vie du siècle; je n'en puis voir que le côté sérieux et touchant. Oh! si la femme laissait tomber sur l'abjection politique ce mépris poignant dont elle flétrissait autrefois la lâcheté militaire! si elle avait pour qui trafique d'un vote, pour qui trahit un mandat, pour qui déserte la cause de la vérité et de la justice, quelques-unes de ces mortelles ironies dont elle eût accablé, dans d'autres temps,

le chevalier félon qui aurait abandonné la lice ou acheté la vie au prix de l'honneur!... Oh! nos luttes n'offriraient pas sans doute ce spectacle de démoralisation et de turpitude qui contriste les cœurs élevés, jaloux de la gloire et de la dignité de leur pays... Et cependant il existe des hommes au cœur dévoué, à l'intelligence puissante; mais à l'aspect de l'intrigue partout triomphante, ils s'environnent d'un voile de réserve et de fierté. On les voit, succombant sous la répulsion de la médiocrité envieuse, s'éteindre dans une douloureuse agonie, découragés et méconnus. Oh! c'est au cœur de la femme à comprendre ces natures d'élite. Si l'abjection la plus dégoûtante a faussé tous les ressorts de nos institutions; si une basse cupidité, non contente de régner

sans partage , s'érige encore effrontément en système ; si une atmosphère de plomb pèse sur notre vie sociale , peut-être faut-il en chercher la raison dans ce que la femme n'a pas encore pris possession de la mission que lui a assignée la Providence » (1).

(1) BASTIAT. *Œuvres complètes*, Tome III, *Cobden et la Ligue*, introduction.



LA PART DES FEMMES DANS L'ENSEIGNEMENT
AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Tant vaut le maître, tant vaut l'enseignement, dit-on. Le personnel qui enseigne dans ces innombrables écoles et la façon dont il se recrute présentent encore bien des particularités faites pour étonner les Européens.

Et d'abord, dans la plupart des écoles ce sont des femmes qui sont chargées de l'enseignement. En 1861, on comptait dans le Massachusetts, 4000 institutrices et seulement 1500 instituteurs; dans le New-York, 7583 instituteurs et 18,915 institutrices; dans les écoles des villes prises isolément, sauf les directeurs et les maîtres particuliers, on ne trouve que

des femmes. Ainsi à Philadelphie il n'y a que 82 instituteurs pour 1112 institutrices; à New-York, on compte dans les grandes écoles 3 hommes pour 21 ou 22 femmes. Dans les campagnes et surtout dans les États de l'Ouest, la proportion n'est plus la même parce qu'une jeune fille ne peut pas aussi bien y résider seule qu'un homme. Les garçons et les filles fréquentent la même école et la même classe jusqu'à quinze et seize ans, et c'est merveille de voir la jeune institutrice maintenir l'ordre dans ce groupe d'élèves, dont plusieurs sont presque aussi âgés qu'elle.

Ce système offre de nombreux avantages: d'abord celui de l'économie, car le salaire d'une institutrice est d'un tiers moins élevé que celui d'un instituteur et cette différence est importante, puisqu'il y a de quatre à

cinq fois plus d'écoles en Amérique qu'en Europe. En outre, à connaissances égales, il est établi que la femme communique mieux ce qu'elle sait aux enfants que les hommes. Elle a moins de roideur, de sécheresse et de pédantisme, plus de patience, d'imagination et de douceur. Douée des instincts de la mère, elle s'empare de l'attention des auditeurs, et les commencements, d'ordinaire si arides, deviennent un jeu. La grâce même et la beauté ajoutent un charme secret à ses leçons. L'école n'est plus ainsi cette prison sombre, hérissée de punitions et d'ennui que l'enfant redoute : c'est comme un prolongement du foyer domestique, où règne le doux esprit de la famille et où la sœur aînée instruit ses frères et sœurs cadets. Voici un second avantage, non moindre

que le premier, et dont l'état social profite directement. Les institutrices sont presque toutes jeunes parce qu'elles ne restent que cinq ou six ans au plus dans la carrière: elles la quittent presque toujours en se mariant. Or, les habitudes d'ordre et d'autorité, les idées claires avec la facilité de les exprimer, l'instruction supérieure qu'elles y ont acquise, les préparent admirablement au rôle de mère de famille. En élevant les enfants des autres d'abord, elles apprennent à élever plus tard les leurs. Il est facile de comprendre l'immense influence que ce sévère noviciat des jeunes filles exerce sur la culture intellectuelle du peuple. Partout où pénètre l'action d'une de ces anciennes institutrices, l'ignorance est définitivement bannie.

Les impressions persistantes de l'école sont aussi pour beaucoup dans ce respect sérieux et profond qui entoure partout la femme aux États-Unis, au point d'étonner et même d'excéder l'étranger. Les jeunes gens sont habitués à s'incliner sous l'autorité des femmes qui les instruisent : elles sont habituées, elles, à s'en faire obéir. De là naît, chez les uns, un sentiment de déférence, chez les autres, une confiance en soi, une assurance qui commande les égards et protège l'innocence. La femme est aussi d'ordinaire plus instruite que l'homme, parce que celui-ci se lance très-jeune à la poursuite de la fortune, tandis que celle-là, dégagée de tout souci de ce genre, peut s'appliquer à la culture de son esprit. En Europe, une école de garçons, dirigée par une femme,

serait déconsidérée, et aucun père, assure-t-on, n'y enverrait ses fils. Cependant il ne serait peut-être pas impossible de réagir contre ce préjugé et d'imiter en ceci l'Amérique. Le dernier rapport de M. Natoli, sur l'instruction primaire, en Italie, nous apprend qu'à Milan on l'a essayé avec un plein succès. On a constaté, comme aux États-Unis, que les maîtresses faisaient faire aux élèves des progrès beaucoup plus rapides. En outre, pour le salaire, malheureusement trop minime, que les communes accordent aux instituteurs, elles ne peuvent conserver que des sujets généralement médiocres, tandis que, pour la même somme, elles obtiennent des institutrices bien plus capables.

EMILE DE LAVELEYE.

(Revue des Deux-Mondes, livr. du 15 novembre 1865.)

TABLE DES MATIÈRES.



Pages.

PRÉFACE. 1

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉDUCATION DE LA FEMME DU PEUPLE.

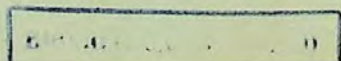
CHAPITRE I. -- Pourquoi il convient de mieux instruire la femme.	9
CHAPITRE II. — La femme du peuple, ce qu'elle est	15
CHAPITRE III. — La femme du peuple, ce qu'elle pourrait être	59
APPENDICE A LA PREMIÈRE PARTIE	83

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉDUCATION DE LA FEMME DU MONDE.

CHAPITRE IV. — La femme du monde, ce qu'elle est	99
--	----

	Pages.
CHAPITRE V. — La femme du monde, ce qu'elle devrait être	139
CHAPITRE VI. — Conséquences probables d'une meilleure éducation de la femme du monde.	183
CHAPITRE VII. — Moyens de perfectionner l'éducation de la femme	199
APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE	215
Éducation des jeunes filles aux États-Unis. .	1D.
Du rôle social de la femme dans le passé et dans le présent.	224
La part des femmes dans l'enseignement aux États-Unis d'Amérique	233



AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Publiés à Bruxelles ,

Chez A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C^{ie},

et à Paris,

Chez GUILLAUMIN et C^{ie}.



- L'Espagne et son avenir commercial.** Fr. 1,50
Guide minéralogique et paléontologique
dans le Hainaut et l'Entre-Sambre-et-
Meuse » 1,50

FORMAT GRAND IN-18.

- Traité élémentaire d'économie politique,**
2^{me} édition. » 4,00
Du Salaire, exposé des lois économiques
qui régissent la rémunération du tra-
vail et des causes qui tendent à modifier
l'action de ces lois. 2^{me} édition » 2,50
Petit manuel populaire d'économie poli-
tique, imité de l'Allemand, d'Otto
Hubner et augmenté de chapitres ori-
ginaux, 2^{me} édition » 1,00
Causeries agricoles, » 3,50

Le Catéchisme de la mère, recueil de notions usuelles pour servir à l'instruction d'enfants de 7 à 14 ans, enrichi de 80 gravures sur bois dans le texte. Fr. 1,00

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

La Propriété et la Vente, complément d'un traité élémentaire d'économie politique, un volume grand in-18.

